

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

No 259. VOL. X. — SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1847.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 47 fr. — Un an, 52 fr.
 Ab. pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Incendie des magasins des subsistances de la marine à Rochefort. — Une gravure. — **Revue agricole** — **Chronique musicale.** — **Théâtres.** — **Histoire de la semaine.** *Portrait de S. A. R. Mgr le duc d'Anjou; garde civique de Rome; Florence le 5 septembre.* — **Nouveilles chasses en Prusse,** par M. Louis Viardot. — **Courrier de Paris.** *Camp de Compiègne: poste avancé de cavalerie; vue du Camp; poste avancé d'infanterie; les dragons mettant*

s'était déclaré avec une violence effrayante dans les bureaux de cette administration, et menaçait d'envahir les magasins. Les troupes d'infanterie de marine, les pompiers et une partie de la population se sont portés sur les lieux du sinistre. Il a fallu tout d'abord faire la part du feu pour sauver les approvisionnements qui étaient le plus exposés à ses ravages. Malgré cette précaution, un grand nombre de sacs de farine ont été dévorés par les flammes; les archives et les livres de la comptabilité de l'établissement ont été complètement

ignorer comment il a été mis, et s'il a été mis: tout ce que l'on sait, c'est qu'il a pris dans le local du contrôle. On assure pourtant qu'aucun foyer de cheminée n'avait été allumé dans la journée, ni même une simple bougie, pour cacheter des lettres. Une enquête, qui est commencée, expliquera peut-être le mystère.

Au-dessous des bureaux était le magasin du sel: tout l'approvisionnement a été submergé par l'eau des pompes et sera presque entièrement perdu.

rien; les dragons mettant pied à terre et s'emparant du village de la Chelle. — **La Casadami.** IV. Nouvelle, par M. O.-N. (Suite). — **Voyage de M. de Gaslelan dans l'Amérique du Sud.** *Portrait de M. de Castelnau; portrait de Katama; Pirarucu, poisson de la rivière de l'Araguay; nids de termites ou fourmis blanches, sur la route de la Mantiguira (Brésil); monuments antiques élevés par les Incas, à Ancacota, dans les Andes (Bolivie); Danses des Bonnets chez les Chambias (Brésil); les îles de Chincha ou du Guan (Pérou).* — **Bulletin bibliographique.** — **Annales.** — **Modes.** — **Principales publications de la semaine.** — **Revue.**

CHANGEMENTS D'ADRESSE.

Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

INCENDIE DES MAGASINS DES SUBSISTANCES DE LA MARINE A ROCHFORD.

Dans la nuit de samedi dernier, les habitants de Rochefort ont été réveillés par la générale que l'on battait dans toutes les rues. A ce bruit d'alarme, depuis longtemps inusité, les croisées et les portes s'ouvraient, et chacun se demandait avec inquiétude le motif de ce signal de ralliement. Bientôt la nouvelle s'est répandue que le feu était aux magasins des subsistances de la marine. En effet, un incendie



Incendie des magasins des subsistances de la marine, à Rochefort (17 septembre 1847, à minuit), d'après un croquis de M. Chades Van Tenac.

consommés. On n'a pu sauver que les papiers renfermés dans le cabinet du directeur des subsistances.

On ne comprend pas qu'à l'heure où l'incendie a éclaté, toute la ligne des magasins de la rue des Vivres n'ait pas été la proie des flammes; car le feu a commencé dans les bureaux, où il a trouvé une alimentation très-vive. On

Quelques personnes ont reçu des brûlures.

L'établissement des vivres de Rochefort a été bâti en même temps que fut fondé le port militaire par Louis XIV, et a coûté environ deux millions à construire. La restauration du pavillon incendié nécessitera une dépense de trente à quarante mille francs.

Revue Agricole.

LETTRE A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'INSTITUT AGRICOLE DE GRIGNON, DUC DE NORTHAUT.

Monsieur le duc,

La question de la réforme dans notre enseignement agricole semble enfin arrivée à maturité. La voix introduite dans les colonnes de journaux politiques, siége certain que les Chambres ne tarderont pas à être forcées de s'en occuper plus sérieusement qu'elles ne l'ont fait jusqu'à ce jour. Ne pensez-vous pas qu'il serait bien d'éclairer le public sur quelques-uns des faits principaux, de l'édifier sur l'état actuel des choses ?

Le haut enseignement agricole se compose de deux chaires fondées à Paris en 1856. Ces chaires, confiées à de savants professeurs, ont été établies au Conservatoire des arts et métiers, qui possède une collection d'instruments : l'une a pour objet un cours d'agriculture, l'autre est consacrée à l'application des sciences à l'agriculture. D'autres ont en outre été fondées à Rhodéz, Besançon, Quimper, Toulouse, Bordeaux, Rouen et Nantes. Il existe à Paris, au Muséum, un cours qui dépend du ministère de l'instruction publique. Ces cours ont pour but d'épurer les saines doctrines, et surtout d'introduire le goût de l'agriculture parmi les riches propriétaires qui habitent les cités plutôt que les campagnes ; par malheur, il faut reconnaître que ceux-ci n'usent que fort sobrement de ces trésors d'une excellente instruction versés à leur près en pure perte à côté d'eux.

On a ensuite les établissements où l'enseignement est à la fois théorique et pratique : en première ligne, les instituts de Grignon, Grandjourn, la Saulsaye ; en seconde ligne vingt et quelques fermes-modèles, fermes-écoles, colonies on asiles, donnant l'enseignement à divers degrés ; à qui il faut ajouter les pénitenciers agricoles de Gaillon, Loos, Clairvaux, Fontevault et quelques colonies libres. On peut mentionner pour mémoire les écoles vétérinaires et l'école des haras qui ont un but spécial et en est même de l'école forestière de Nancy, qui d'ailleurs est placée sous la direction du ministre des finances. Le ministère de l'agriculture a réuni dans les bergeries royales et à Alfort, au Pin, etc., diverses races de bestiaux et fait étudier leur acclimatation, leur utilité comme types reproducteurs. En résumé, vingt-six départements sont pourvus de quelques moyens d'enseignement agricole ; les soixante autres en manquent complètement.

En 1846, le conseil général d'agriculture déclarait que « les fermes-modèles ne sauraient être trop multipliées, et que, jusqu'à ce qu'on en compte une par département, il n'y a que la pénurie du personnel pour l'enseignement ou le défaut d'établissement qui puisse retarder leur création. »

Voici donc à créer, à l'instant même, et par la suite à entretenir régulièrement, un personnel enseignant très-nombreux. Le gouvernement exige des candidats le brevet de capacité agricole. Ce brevet qu'il ne faut pas confondre avec le diplôme particulier que chaque institut délivre à ses meilleurs élèves) est donné par des commissions d'examen, nommées par le ministre de l'agriculture, qui viennent fonctionner chaque année dans les instituts, et devant lesquelles tout le monde est libre de se présenter ; il suffit d'une autorisation, qui s'obtient au ministère, après le dépôt d'un acte de naissance et d'un certificat de bonne vie et mœurs.

Depuis trois ans que ces commissions fonctionnent, il ne s'est présenté que des élèves (tant anciens que nouveaux) sortis des trois instituts, et d'anciens disciples du grand-maître Mathieu de Dombasle. Je ne sache pas qu'une capacité brevetée se soit formée d'elle-même (et pourtant la chose serait facile et à mon avis plus sûre) par une solide étude des éléments des sciences, dans quelque ville, pendant deux ou trois hivers, et le séjour d'une grande ferme pendant la saison des travaux. Royer, cet homme d'un vaste savoir et d'un talent si élevé, s'était formé ainsi. Il a fait les plus fortes études et s'est fait recevoir médecin à la Faculté de Paris, tout en suivant son but, de devenir l'un des agronomes les plus distingués de France.

Ce serait donc sur les trois instituts seulement que reposerait tout l'avenir de la France agricole. Examinons le contingent que l'on peut raisonnablement attendre de Grignon. De malheureuses circonstances ne permettent guère de compter pour le moment sur la Saulsaye. Je ne connais Grandjourn que par les remarquables récits de M. Riffet, mais foudré sur une échelle moins grande et ne pouvant mettre que peu d'élèves, son contingent de capacités sera probablement moindre que celui de Grignon. On peut compter que Grignon, à grand renfort de bourses payées par le ministère ou les départements, se recrute annuellement de trente et quelques élèves. La durée des cours est aujourd'hui prolongée à deux années et demie ; quelques mois en outre sont accordés à l'élève pour se préparer à passer devant la commission du ministère. Dès le troisième semestre le nombre de trente se réduit à vingt, sur lesquels on peut prévoir qu'à la fin des cours, le quart au plus, c'est-à-dire cinq, passeront avec succès l'examen officiel et obtiendront le brevet de capacité agricole.

Pour obtenir cette récolte annuelle de cinq capacités, la liste civile met à la disposition des actionnaires, moyennant un très-modeste fermage, un magnifique immeuble, estimé à plus d'un million. Le ministère de l'agriculture fournit pour honoraires du corps enseignant une somme de trente-six mille francs. — Le même ministère et quelques conseils de départements acquittent en bourses une autre somme de trente-cinq à quarante mille francs. — Je n'ajouterais pas l'intérêt d'un capital de 700,000 francs mis en avant par les actionnaires, parce qu'il conviendrait de dire que beaucoup d'entre eux, tout en concourant à une œuvre patriotique, se montrent assez désireux de recueillir ce que la gestion de l'immeuble, à l'aide de leur capital, peut parvenir à servir d'intérêts.

Il serait curieux d'établir à combien au juste revient la capacité agricole fabriquée par le procédé Grignon !

En outre combien de foyers de lumières ont dû concourir à cette production si minime !

1^o Lumières d'un conseil d'administration composé de MM. le duc de Mortemart, pair de France, baron Mallet, marquis de Vercor, pair de France, maréchal Goussier, Darnay, député, Desport, député, de Sauly, chevalier Bonalons, Godard-Desmaret, vicomte de Mortemart, Fournier-Saint-Amand, marquis d'Halbrun, comte de Kersortay, comte de Sainte-Allégonde, Yver de la Bruchellerie, en tout seize noms parmi les grands noms ou les plus vieux noms de France ; — 2^o lumières du directeur ; — 3^o lumières d'un corps enseignant qui ne compte pas moins de onze membres. Je doute que l'administration de l'École polytechnique exige les concours d'un personnel plus imposant et plus nombreux.

Notez qu'un sortit de Grignon la capacité est à peine débarrassée de ses langages et n'en est encore qu'à dégarer la science agricole. Le conseil général d'agriculture déclare « qu'il lui paraît éminemment utile qu'elle puisse, avant de recevoir un emploi, faire un stage soit chez un propriétaire, soit dans un établissement du gouvernement. »

En bonne conscience, monsieur le duc, trouvez-vous que ce soit là un résultat satisfaisant ? Si nous cherchions les causes du mal, je crois que nous trouverions la principale dans l'abandon de la saine pensée des premiers fondateurs ; séparer la direction de l'école de la direction de la ferme ; confier la première à un de ces savants qui aiment la jeunesse et ont la vocation de l'enseignement ; la seconde à un praticien, homme d'affaires. Il est à déplorer que, dans un moment de crise, la crainte d'un appel de fonds supplémentaires dominât les esprits. Mais les actionnaires, après le traité du savant M. Polonceau, se soient arrêtés à la nomination d'un directeur utile, recherchant dès lors les qualités du praticien et de l'homme d'affaires, de préférence à celles de l'homme d'enseignement. En réglant ses appointements, on stipula une prime en raison des bénéfices ; j'aurais mieux aimé la stipuler en raison des capacités que l'institut réussit à produire. On se disait : il faut avant tout marcher avec telle somme, oubliant qu'en matière d'éducation, marcher doit s'entendre par se mettre, cote que cote, dans la meilleure condition morale pour produire des sujets. Formez des sujets à tout prix, et le succès financier ne manquera pas de venir à son tour.

Qu'est-il arrivé ? On a créé la ferme, mais le nom du directeur unique manquant de l'auréole qui recommande les noms des Thier et des Schwartz, de l'auréole qui est le prix des grandes pensées et des travaux scientifiques, de l'auréole glorieuse qui séduit et qui attire, l'école n'a rencontré dans le public que des sympathies peu nombreuses. Sur les six-cent soixante noms environ qui, dans le cours de dix-sept années, sont venus se faire inscrire sur les registres et y ont figuré pendant plus ou moins de semestres, on peut penser que les deux tiers ont été alléchés uniquement par la facilité extrême avec laquelle la pension gratuite s'obtient : on peut dire que les bourses sont plutôt offertes que demandées.

Les conditions de l'examen d'admission inscrites au programme sont peu rigoureuses : savoir extraire une racine carrée et une racine cubique, répondre sur les quatre premiers livres de géométrie. Et cependant bon nombre des jeunes gens qui se présentent ne passent pas d'embellie cette épreuve vraiment paternelle. L'usage est d'accorder un séjour provisoire d'un mois, deux mois et quelquefois plus un candidat malheureux. On le met aux mains d'un répétiteur qui, sur le lieu même, le bourre à la hâte des théorèmes de Legendre, après quoi il est admis à se présenter une seconde et même une troisième fois, et on l'encadre dans la fournée annuelle. Il reçoit la double palme brochée qui signale la bourse de l'élève. Le bon sujet à cultiver que l'homme qui, arrivé à dix-huit ou vingt ans et souvent davantage, se présente à Grignon avec tout ce bagage improvisé de savoir ! Qu'on est en droit de bien augurer de ses facultés et de ses habitudes d'application ! Comme il est apte à profiter d'un enseignement qui, sans approfondir aucune science, devra toucher à presque toutes ! Comme il fera honneur à l'école lorsqu'il en sortira après avoir bûillé six mois ou un an sur les bancs, impuissant à recueillir des notes, et avoir troublés dans leurs études les cinq camarades laborieux qui sont appelés à passer un jour capacités ! Combien de ces admissions par trop indulgentes ont fait à Grignon un tort qui sera difficile à réparer ! Voilà où conduisent les candidats d'hommes d'affaires et d'instituts, sans que la conscience s'en rende bien compte, à la sévère sagacité d'un noble ami de l'enseignement. La première condition de succès pour greffer la science agricole ne serait-elle pas de choisir judicieusement le sauvegarde ?

J'aborde un point encore plus délicat. Et d'abord je déclare que je n'ai pas la prétention de me prononcer sur le degré de savoir d'un corps enseignant quel-conque, encore moins d'un corps choisi par un tel conseil d'administration, bien qu'il vaille dire ce choix repose en réalité sur le directeur lui-même, sans approbation supérieure. Je ne puis émettre d'opinion que sur la manière d'enseigner. Un jour le conseil entra dans une bonne voie : mettre les chaires au concours. Le premier essai ne fut pas malheureux, il appela à sa chaire d'économie Royer, qui devait bientôt se créer un nom si illustre ! Le professeur, d'un talent éminent, soumis à la direction du praticien homme d'affaires, ne lit que passer par Grignon. Depuis lors, le conseil est revenu au mode plus expéditif de nommer ses professeurs, comme un banquier nomme ses commis, sur la proposition de son chef de bureau. La nomination prononcée, on lit à plusieurs du corps enseignant le nom du nouveau collègue avec lequel les autres auront désormais à vivre, on l'a même à mettre en commun leurs doctrines et à entrer vis-à-vis le public en solidarité de labeur intellectuel et de bonne renommée. Je n'éleve aucun doute sur leurs mérites respectifs. Le public en est le vrai juge. Les notes recueillies à leurs cours sont au

moins de plusieurs centaines d'anciens élèves ; des livres publiés sont chez le libraire, entr'autres, quelques volumes d'Annales de Grignon (elles n'ont jamais paru entièrement). Ces travaux ont-ils obtenu dans le monde agricole le même accueil que ceux des Dombasle, des Royer, des Gasparin, des Riffet, des Boussingault, des Lefour, etc. ? Vous êtes, monsieur le duc, mieux que moi, à portée de le savoir. Comme Roville, comme Becholle, comme la ferme de M. Bous-singault, comme la ferme de M. de Bégué, et même comme Grandjourn qui n'est pas riche, Grignon s'est-il occupé d'imprimer le mouvement à la science, je ne dis pas par ses expériences coûteuses (le praticien homme d'affaires et les actionnaires, désireux de dividendes, se gardent de pareilles folies), mais par une série raisonnée de simples observations bien conduites sur des opérations ordinaires. J'ouvre les Annales, et je vois quelques rares essais dans ce genre, mais sans liaison entre eux, sans poursuivre un but bien indiqué.

Tout barbon que je suis, je viens de suivre assidûment les cours pendant trois semestres ; j'ai entendu de bonnes choses recueillies dans plusieurs bons livres, mais je n'ai pas entendu tout ce qui s'y trouve, et surtout ce qui se trouve dans les plus récents. Je le répète, je ne me permets pas, moi ignorant, d'élever un doute sur le mérite des professeurs ; mais j'ai été parfois péniblement affecté de les voir, comme atteints de découragement, négliger de mettre ce mérite dans tout son relief devant un auditoire dont une partie sommeillait accoudée sur les pupitres. C'est par suite de ce découragement sans doute que j'ai pu entendre (dans un établissement agricole) des leçons sur les blés débités devant des écus qui dataient de cinq années et qui tombaient en poussière. J'ai assisté ces deux derniers printemps à deux éducations de vers à soie dans des chambres qui n'étaient pas même pourvues d'un hygromètre ; quant au ventilateur, il était brisé, et pendant les deux éducations on s'en est passé plutôt que de le faire raccommoder à la fabrique d'instruments. Il y a deux mois, les leçons sur l'éducation des abeilles se sont données sans une ruche et sans un essaim, devant le tableau noir chargé de mouches dessinées à la craie ! Le programme porte (que ne porte-t-il pas, le programme !) que *l'anatomie s'étudie sur des animaux sacrifiés ad hoc*. Or nous a lu pendant un an l'anatomie du cheval dans tous les plus minutieux détails, dans le livre de Girard, et il nous a été donné d'assister à une dissection.

J'ignore si dans un corps savant, recruté ainsi, l'harmonie peut exister bien profonde entre les personnes ; mais je suis malheureusement, par mon expérience d'auditeur, qu'elle existe à un faible degré dans les doctrines. En botanique, par exemple, j'ai entendu dans une salle établir l'existence des rayons médullaires ; je l'ai entendu nier, presque sous serment, dans une autre. J'ai dû apprendre et désapprendre nous successivement trois théories sur les engrais et am-mendements dont chacune même avait ses variantes d'un trimestre à l'autre, avant d'arriver au bout de quinze mois à la théorie du professeur de chimie. Quant à l'éducation du bétail, les croisements, les préférences à donner à telle ou telle race pour la production du lait, le travail ou l'empaquetement, etc., de grâce, monsieur le duc, soyez assez bon pour mander par devant le conseil-médecin le vétérinaire, l'agriculteur et l'économiste ; qu'ils soient invités à conférer ensemble avant de monter en chaire et à signer une sorte de transaction entre eux sur une base et dans des termes quelconques. Jusqu'aux questions de mathématiques pures, et qui donnent lieu d'énormes dissonances dans ce concerto ! Un homme d'esprit, qui professe à la fois à Saint-Cyr et à Grignon, me démontre un soir que je dois donner beaucoup de longueur aux bras de mon manège. Le lendemain matin, j'entends fulminer dans une autre chaire contre la théorie, généralement admise, et l'on m'adjure, pour le salut de la France agricole, de raccourcir mes bras le plus possible. Ce mode d'enseigner par plaidoyers contradictoires serait du moins piquant et récréatif si l'élève restait libre de choisir ; par malheur, il est astreint à charger sa mémoire du tout indistinctement, et à répondre tour à tour sur le même sujet, blanc ou noir, selon la liste où il se trouve. Au-dessus de ces onze voix plus ou moins chèrement enseignantes, de ces onze voix flambeaux d'un éclat plus ou moins vil, on sent à chaque instant qu'il manque la lumière éblouissante qui signale le but, la voix forte et persuasive qui domine et qui coordonne. Une voix de praticien et d'homme d'affaires est bien faible pour rallier et recueillir un corps enseignant !

En résumé, monsieur le duc, le pays, pour la fondation de ses fermes-modèles, a un besoin urgent de capacités agricoles, et en très-grand nombre ; en nombre tel que Grignon, organisé et fréquenté comme il l'est aujourd'hui, ne mettra pas moins de vingt ans à les fournir. (Encore faudrait-il supposer que ses capacités annuelles se destinassent toutes les cinq à l'enseignement, ce qui n'est pas présumable ; je suppose que Grandjourn comblera les vides.)

Le conseil d'administration, dont vous êtes le président, ne pensera-t-il pas que le moment est venu d'une réforme complète dans l'organisation de l'institut ? Un établissement qui fonctionne médiocrement ne sert pas, et même il nuit, et d'autant plus qu'il est plus protégé, car il empêche que d'autres ne s'élèvent qui rempliraient le but.

Quelle est aujourd'hui la situation ? Grignon, fondé par le bon vouloir de Charles X, qui a consacré pour quarante ans à cet usage un domaine de la liste civile, et par quelques grands personnages qui ont fourni un capital divisé par actions, à malheureusement pas répondu aux espérances conçues. Pour épargner aux actionnaires un nouvel épanouissement de liste civile à leur venir à leur aide, il fournit la plus grande partie des élèves ; il paye les professeurs. La société ne court donc plus le risque de perdre sur l'école. Il ne lui reste que des chances de bénéfices sur la gestion de l'immeuble que la liste civile préfère plutôt qu'elle ne l'offre, pendant un bail qui a encore une vingtaine d'années à courir. Comment la société ne songe-t-elle pas à faire abandon

au ministère de son droit sur la direction de l'enseignement, en revenant à la sage pensée des premiers fondateurs : séparer l'école de la direction de la ferme? De bonne foi, le jour où la société, après s'être épuisée, s'en fut demander des ressources au ministère, au lieu de constituer le nouveau capital nécessaire pour poursuivre son œuvre, ce jour-là même n'a-t-elle pas fait tout bonnement un acte réel d'abdication? Serait-il digne d'elle de prétendre à consigner le rôle d'amouillère envers le pays, d'un enregistrement dont elle fait supporter les frais au pays lui-même, puisque son capital, désormais hors de danger, ne se trouve plus affecté qu'à la gestion fructueuse de l'immeuble noblement fourni par la couronne?

Ne pensez-vous pas, monsieur le duc, que dans l'intérêt de sa gloire, ce qu'elle aurait de mieux à faire serait de demander : 1° la résiliation de la clause du bail relatif à l'enseignement; 2° une position nouvelle et une forte part dans les bénéfices sur la gestion de l'immeuble, pendant le temps qui reste à couvrir, au directeur actuel, comme récompense de son habileté de praticien et de son activité d'homme d'affaires; 3° lui imposer la condition de recevoir dans les bâtiments du château une école constituée par sa direction, et relevant du ministère, une école dirigée par la magistrature, une école organisée fortement, comme celle d'Art et d'Arts, avec des conditions sévères d'admission pour les élèves, chaires données au concours et non plus chaires bougeoises, mais chaires de fonctionnaires publics, et là tête quiqu'un de ces noms illustres que la France intellectuelle ait appris à prononcer avec vénération?

Croyez-le bien, monsieur le duc, le public des cultivateurs comprend l'intérêt de s'instruire, mais il a redouté jusqu'ici de perdre son temps et son argent. Qu'on ouvre Grignon régénéré par une loi, et offrant des garanties sérieuses d'instruction saine et solide et de bonne discipline, et il en apprendra bientôt le chemin, comme il a appris celui de toutes les grandes écoles de l'Etat.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SAINT-GERMAIN-LEDCU.

Chronique musicale.

On n'a pas la main plus heureuse que ne l'ont les nouveaux directeurs de l'Académie royale de musique. Il y a trois mois, lorsque la cantatrice célèbre, qui, pendant cinq ans, régna de sa toute-puissance sénéschalique le royaume musical de la rue Lepelletier, fit ses adieux à son peuple, c'est-à-dire à son public d'adorateurs, un enthousiasme vrai, une émotion non feinte, lui témoignèrent vivement combien, malgré ses écarts de talent, son despotisme de caractère, et quelques autres défauts, on la voyait partir à regret. Cette dernière soirée fut pour madame Stoltz le succès le plus franc qu'elle ait jamais obtenu; ce qui n'arrive que trop rarement, l'allégresse y entra pour rien : les applaudissements étaient du titre le plus pur; les bouquets, de fleurs véritablement naturelles; le rappel, une manifestation réelle de sympathie. Et sur le plus grand nombre des levres, sinon sur toutes, on entendait, à peine la représentation finie, courir ces mots frémissants et rapides : « Vous nous rendrez les beaux ouvrages de son répertoire? » chez qui retrouvons-nous tant d'énergie, de passion, de sensibilité ardente et nerveuse? Enfin, ces paroles en quelque sorte sacramentelles, et pour ainsi dire stéréotypées à l'usage de toutes les retraites théâtrales : « Il sera bien difficile de la remplacer!... » Que de fois, en effet, ces mots-là n'ont-ils pas été prononcés, et, sans doute, avec une conviction sincère et profonde! Mais les artistes, voire les grands artistes, passent, et l'art ne passe pas. Cette révolution perpétuelle de noms et de personnes peut être fastidieuse tout au plus pour les biographes, à qui elle taille une besogne interminable; mais, en définitive, elle tourne sur son axe inébranlable au plus grand profit de la masse du public, qui, grâce à la mobilité de ses affections et à l'impérieux besoin d'en avoir sans cesse, y trouve une cause continue de jouissance toujours une et toujours dissimulable.

Donc un court espace de temps s'est écoulé, et dans le même opéra, dans ce même rôle de la *Favorite*, rôle de prédilection, triomphe de l'idole, une autre osée se contraindre; elle chante, et l'idole est brisée; bientôt, pis que cela même, elle oublie. Si son souvenir dure encore pendant quelques jours, ce n'est que pour servir au public de modèle de facons dans qu'il aime tant à tourner et retourner de sa pièce de joujou son esprit; la comparaison qui atteint l'épogée de sa gloire. On attend avec curiosité celui-ci à tous les passages où celui-là produisait ses plus grands effets; on s'étonne d'abord qu'ils ne soient pas exécutés de la même manière, et cependant les applaudissements s'élèvent de toutes parts. En d'autres endroits qui passaient autrefois inaperçus, on éprouve soudain une émotion nouvelle, et l'on applaudit où l'on n'avait jamais applaudi. Tantôt c'est une phrase de mélodie douce et pure, tantôt un geste expressif et décent, un mouvement de scène délicatement senti, qu'on était accoutumé à voir rendre d'une manière tout opposée. C'est bien en fait toujours le même ouvrage, le même personnage, la même musique et le même drame, et pourtant c'est une source de plaisirs tout différents. Le point important, la chose nécessaire, c'est que le résultat de ces réflexions, ou plutôt de ces impressions comparatives, soit favorable au dernier demeurant. Et lorsque trois heureuses épreuves consécutives lui ont donné pleinement raison de cause, la critique n'a plus qu'à proclamer hautement son nom. Que cette mademoiselle Masson soit donc inscrit ici comme le nom d'un être nouveau qui commence à poindre à l'horizon de notre première scène lyrique, et qui s'y élève pour y briller sans doute du plus vif éclat. Dans une courte apparition que, pareille à une étoile filante, elle avait faite à l'Académie royale de musique, peu de jours avant la clôture, le public avait été à

même d'apprécier, quoique rapidement, ses qualités remarquables, que la presse signala unaniment. Mais aujourd'hui chacun peut mesurer toute l'étendue de son talent fin, consciencieux, élevé; de sa méthode de chant sage, élégante, distinguée; de son jeu mesuré, digne, étudié, correct, toujours empreint d'un haut sentiment des convenances. La *Favorite*, la *Reine de Chypre* et *Charles VI* resteront donc au répertoire; et peut-être même ces ouvrages y prendront un rang plus considérable qu'ils n'ont fait jusqu'à ce jour, malgré le brillant succès que madame Stoltz y sut obtenir et grâce à celui que mademoiselle Masson y obtiendra. Cette jeune artiste a tout d'abord excitée la sympathie du public, et le succès qui a couronné sa tentative a prouvé qu'elle n'avait pas trop préssumé de ses forces en affrontant, du premier coup, le beau rôle ou les souvenirs de celle qui l'a précédée dans le même emploi pouvaient être le plus à redouter. Comme cantatrice, son mérite n'a pas éprouvé la moindre contestation. Elève de M. Duprez, sa déclamation lyrique a toute la largeur qu'on connaît à l'excellent école de ce professeur; elle dit le cantabile avec une belle émission de voix, sachant bien arrondir la période du chant, et terminant toujours la phrase d'une manière soutenue, sans affectation ni exagération. Comme actrice, quelques personnes ont trouvé qu'elle manquait un peu de cette prétendue passion forte qui entraîne irrésistiblement toujours et quand même. Pour nous, ce que nous aimons par-dessus tout en fait d'art, c'est qu'un artiste arrive au paroxysme de l'effet par des moyens constamment et purement artistiques. Aussi ne partageons-nous pas l'avis de ces personnes dont nous venons de parler; et nous croyons que lorsque le public aura perdu la mémoire de ce qu'on nomme généralement, et un peu à tort et à travers, les traditions, mademoiselle Masson sera estimée autant pour son jeu que pour son chant. On ne saurait d'ailleurs rien que s'il est des traditions qu'on doit conserver pour ainsi dire pieusement, il en est d'autres qu'on ne peut laisser trop promptement tomber dans l'oubli le plus absolu. Ceci soit dit en passant, et tout en rendant courtoisement justice à chacun selon son mérite.

GEORGES BOUSQUET.

Théâtres.

VAUDEVILLE. *Rose et Marguerite*, vaudeville en trois actes, par MM. CH. DESNOYER et LÉONCE. — VARIÉTÉS. *Le Suisse de Marly*, par M. BRUNSWIG; *La Fillette à Nicot*, par M. DELIGNY. — PALAIS-ROYAL. *Le Bonheur sous la main*, par MM. LÉONCE et NIS.

Faut-il des époux assortis? Tel est le grand problème que les auteurs de *Rose et Marguerite* nous laissent le soin de résoudre. Est-il absolument nécessaire que les conjoints aient les mêmes goûts et la même humeur? la conformité d'âge est-elle également indispensable? Si le troupeau des philosophes, des romanciers et des auteurs comiques a dit oui à l'unanimité, MM. Desnoyer et Léonce hésitent à se prononcer, ou plutôt ils inclinent à la négative. Est-ce un préjugé qu'ils attaquent ou un paradoxe qu'ils ont soutenu? que nous importe; s'ils ont fait une pièce vive, enjouée, attachante : c'est là l'essentiel.

Le bonhomme Desvillers, un de ces pères bêtotois, la grande ressource comique des faiseurs de vaudevilles, à deux petites filles à marier, — dix-sept et dix-huit ans à peine, — de la beauté, toutes les dispositions requises pour le mariage, et cent mille écus de dot; tel est le lot de Rose et de Marguerite. Et cependant nous n'avons d'abord qu'un prétendant, et quel prétendant! Il est grave, il est banquier, il calcule jusqu'à sa gaité, pour tout dire il est au delà de cette grande frontière du jeune homme à marier, le quarantaine! Comment voulez-vous que Marguerite, la jeune fille aux yeux noirs, au caractère ardent, prenne feu pour M. Jacques Perrin? Marguerite a ébloui un tout autre roman avec un sien parent, Jules de Saint-Yves; celui-là est jeune, enflammé, amoureux; toutes les convenances d'âge et d'humeur se trouvent dans cette union, qui s'accomplit du consentement de notre quarantenaire, et même si se prête au sacrifice avec une bonne grâce qui va trouver sa récompense : Rose veut absolument l'épouser; c'est un caprice de fille un peu trop raisonnable peut-être, et comme elle l'épouse incontinent, il se trouve que cette pièce débute ainsi qu'on finissait les autres, par la signature de ces deux contrats. Faut-il ou ne faut-il pas des époux assortis? Avec le même Perrin d'une part, et le même Saint-Yves de l'autre, nous tenons désormais les deux termes de la question, et la pièce ira se balançant jusqu'à la fin sur l'éscalapote de cette alternative.

Il semble d'abord que ce vaudeville magistral va se décider pour l'affirmative, et la vieille assertion de l'opéra-comique a des chances : *Jeune femme et jeune mari ont fait parfois mauvais ménage*; il devient avéré que Perrin-Tithon n'a pas rejoint auprès de l'Aurore. Bref, le baromètre est à l'enfui, la pire des températures conjugales. Un petit cousin de vingt-cinq ans (cet âge est sans pitié pour les cousines), apprenti-Valmont, qui passe par là cherchant vivement, *quam deovret*, arrive précisément faisant la bouche en cœur; il offre un bouquet, un album; il offre tant de choses enfin que le mari sort de son assoupissement et ouvre sa petite boîte à malices; il a recours au procédé homœopathique, et détruit l'effet des fleurs et des romances par le don plus éblouissant d'une parure et d'une calèche, si bien que le cousin Frédéric est complètement écarté, et n'a plus qu'à tirer sa révérence et son fringale du jeu. Moralité de ce second acte, il n'y a de mal assortis que les époux sans fortune, et l'or est le nerf du mariage. *Savez-vous*, et votre femme ne verra pas vos rides et vos cheveux gris.

Cependant le cousin Frédéric, battu chez les Perrin, veut prendre sa revanche auprès des Saint-Yves. Le nuage qui a

passé dans le ciel de Rose éclate en manière de bourrasque chez Marguerite. Monsieur Jules a fait des siennes; il est affilié au jock-y-club, il hante les coulisses de l'Opéra, et entretient une correspondance suivie avec le corps de ballet. Une manœuvre scélérate du cousin livre ces missives à l'épouse outragée. Madame s'indigne; elle pleure sur cette union mal assortie, et réclame une séparation, dont le petit serpent compte bien recueillir le bénéfice. Mais alors le quadrangulaire intervient d'office : ce vigilant protecteur du bien conjugal, non content d'avoir sauvé son monde du naufrage, entreprend aussi le sauvetage de ses voisins, et cette grande opération réussit à la satisfaction générale. Ce vaudeville, qui participe de la thèse et du plaidoyer, a obtenu un brillant succès : les maris de quarante-cinq ans en permettent le spectacle à leurs très-jeunes femmes. Parlez-moi des paradoxes aux conclusions morales. En outre, celui-ci est présenté avec esprit; il a bonne façon, on l'écoute avec intérêt; c'est un paradoxe bien tourné et bien élevé, et qui fera son chemin au théâtre de la Bourse. La pièce est conlée au zèle de l'élégante Gîte de la troupe. L'homme de quarante ans réhabilité, c'est M. Volny; s'enno, manières, langage, l'illusion est complète. M. Félix (le cousin Frédéric) est un papillon un peu trop invraisemblable. On a beaucoup applaudi le bonhomme Desvillers sous les traits de Leclère, ainsi que mesdames Nathalie et Paul-Ernest, l'une rose ingénue, et l'autre Marguerite aux vives couleurs. Somme toute, c'est un très-grand et légitime succès pour les auteurs et pour le théâtre.

Quant au *Suisse de Marly*, du théâtre des Variétés, nous le connaissons de longue date. Ce brave Helvétien s'était montré à la Gaité, il y a quelque dix ans, dans un *Tissu d'horreurs*. Aujourd'hui, comme autrefois, ce porteur de barbe et de halberd à des terreurs d'enfant; il soupçonne ses collatéraux d'avoir conçu des projets hostiles contre sa majestueuse personne; cette crainte le jette dans un autre traquenard, et il épouse une marâtre qui lui met de plus belle l'esprit aux champs et le fait fuir... comme un Suisse. Victime de son imagination et dupe d'un quiproquo, le pauvre Forlich s' imagine que sa moitié lui administre des doses d'arsenic comme poudre à succession. C'est ainsi qu'il en croit arairent successivement passé et traversé les trois premiers maris de madame Forlich; tant cette femme scélérate se livrait avec plaisir au *suisse-cide*. Hoffmann, l'Allemand et le Suisse en titre de *Verdier*, tire un assez bon parti de ce bout de rôle; il est impossible de bargouiner d'une manière plus bouffonne le français d'Alsace en usage au théâtre des Variétés.

La *Fillette à Nicot* est une autre nouveauté qui devra sa fortune à Vernet. La pièce procède d'une historiette apocryphe où figura l'une des demoiselles de Fernig, l'aide de camp féminin de Dumouriez. La belle officier française, devenue paysanne belge et la filleule à Nicot, tourne la tête à son parrain et inspire différentes sottises à un bourgeois-mestre. On peut signaler la scène on cet excellent Nicot-Vernet ne sait à qui s'en tenir touchant le sexe de sa filleule, et se perd en conjectures drôlatiques, allant du grave au doux et de la file au garçon. Il voit le main fine et blanche, c'est une fille; il reçoit une taloché éblouissante, c'est un garçon; Vernet réalise, dans ce petit tableau flamand, le rêve de ces auteurs qui, à la vue de ces paysans si naïvement peints dans les vieux tableaux flamands, ressuscitent en imagination ces images plaisantes, et leur rendent le mouvement de la vie. Reste à savoir si les personnages de Téniers lui-même pourraient rivaliser de naturel et de finesse avec notre cher Vernet.

Nous voici au théâtre du Palais-Royal avec le *Bonheur sous la main*. Mais d'abord, qu'est-ce que le bonheur? est-ce un don réel, un bien avéré, ou plutôt le bonheur ne serait-il qu'un composé plus ou moins imaginaire de petits riens imperceptibles et presque insaisissables? l'espérance pour le malheureux, pour l'enfant l'oiseau qui vole, pour l'amané un geste ou même un simple regard, pour le poète une rime heureuse. Cependant, il y a encore des petits bonheurs plus positifs : ainsi une stalle d'Opéra lorsque chante Duprez, un diner fin pour le gourmet et un coupon échu pour le rentier. Ce ne sont pourtant pas ces grandes satisfactions de la petite propriété qui pourraient suffire à l'appétit du jeune Jules de Brassieux. L'ardeur et la voracité de son cœur de vingt ans réclament des joies plus positives. Pour trancher le mot, Jules est amoureux de toutes les femmes; c'est don Juan sous le frac de l'aspirant de marine, et qui aspire à jeter l'ancre dans toutes les mers. Il voudrait en outre voler éternellement les maris, en conte à la sonnette, et mordant aux mousiers à l'ingénu. C'est un volcan en éruption, et un cœur sans cesse sur le feu et qui tout toujours. Dans le moment présent, Jules court de deux colonnes à la fois, l'une veuve, et l'autre fille nubile, Hortense et Aline. Heureux étourdi qui coupe sans façon tous les bonheurs qu'il trouve sous sa main. Il n'en est pas de même du cousin Henri. Celui-là est plus réservé et plus timide; il passe à côté de son plaisir comme s'il en avait peur. Peut-être se refuse-t-il à toucher à cette félicité vivante, par crainte de la voir évanouir comme un vain soufflé ou comme une ombre. Quel bonheur plus tentant néanmoins, et plus digne d'être cueilli et recueilli! Hortense est si belle, si bonne, si expérimentée, une veuve si riche! une si heureuse union! Monsieur hésite et ajourne; il faut qu'un oncle, grand amateur des coups de théâtre et des dénouements précipités, mette en jeu sa diplomatie pour mettre fin à ces incertitudes. Quand notre Henri voit le petit mari courir sous à madame Hortense, et tenter l'abordage de cette belle proie, il se résout enfin à être dans son propre cœur, et il s'avise de vouloir ce bonheur qui s'empare inutilement sous sa main. Cette idée ingénieuse qui s'élève au plus grand cadre que celui de la comédie à ariette, et une autre scène que la scène exécutée du Palais-Royal. On a applaudi quelques mots heureux, un caractère plaisant (celui de l'oncle Brassieux), et la petite grâce mutuelle de mademoiselle Seriwaneck.

Histoire de la Semaine.

M. le maréchal Soubt a envoyé au roi sa démission de la présidence du conseil ; M. Guizot le remplace dans ce titre.

Tandis que chaque jour les journaux anglais nous apprennent un nouveau sinistre sur la place de Londres, les feuilles espagnoles un nouveau caprice d'Isabelle, les feuilles italiennes une nouvelle solennité populaire, nos journaux de département, qui n'ont rien d'aussi triste, d'aussi gai, ou d'aussi gros événement à nous raconter, nous apportent chaque matin le compte rendu d'une nouvelle manifestation en faveur de la réforme électorale. Il est impossible de croire qu'il ne soit pas prochainement tenu compte de vœux émis avec autant d'ensemble, de persévérance et de modération. Après les votes de beaucoup de conseils généraux, ce sont les réunions d'électeurs et de citoyens, en nombre considérable, organisant des banquets réformistes. A Soissons, plus de cinq cents convives ont porté le même toast : *A la réforme!* et l'on annonce que ce cri tout légal a trouvé ou va trouver de l'écho à Forges (Seine-Inférieure), à Orléans, à Saint-Quentin, à Coulommiers, à Chartres et dans une foule d'autres centres de population!

MARÉCHAUX DE FRANCE. — Par une ordonnance royale du 17, qui n'a été insérée qu'au *Moniteur* du 20, MM. les lieutenants généraux comte Reille et vicomte Dode de la Brunerie ont été élevés à la dignité de maréchal de France. On a contesté à cette occasion au gouvernement le droit de procéder à une double nomination, le nombre maximum des maréchaux en temps de paix étant fixé à six par la loi de 1839. On a demandé aussi si le second des officiers généraux remplissait bien la condition voulue d'avoir commandé en chef. Mais ce que personne n'a mis en doute, c'est l'éclat des services de l'un et de l'autre, c'est leur incontestable mérite personnel.

— L'empereur Napoléon, pendant son règne glorieux, a nommé successivement vingt-six maréchaux de l'empire. Vingt-quatre sont morts. En voici la liste :

Bernadotte, prince de Pontecorvo (roi de Suède); Murat (roi de Naples); Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram; Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling; Ney, prince de la Moskowa, duc d'Elchingen; Lannes, duc de Montebello; Mortier, duc de Trévise; Leleuvre, duc de Dantzick; Kellermann, duc de Valmy; Jourdan; Serrurier; Pérignon; Brune; Bessière, duc d'Istrie; Davoust, prince d'Eksmühl et d'Auerstadt; Angereau, duc de Castiglione; Monecy, duc de Conchegno; Oudinot, duc de Reggio; Macdonald, duc de Tarente; Victor, duc de Bellune; Suchet, duc d'Albujéra; Gouvion Saint-Cyr; le prince Poniatowski; Grouchy.

Deux seulement subsistent : l'un, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, dont la promotion remonte à la création de la dignité (1804); l'autre, le maréchal Marmont, duc de Ragusa, promu en 1809, anorissé, comme nous l'apprend le *Journal des Débats*, à résider à l'étranger.

— Les honneurs funéraires à rendre au maréchal Oudinot sont ajournés jusqu'à l'arrivée de ses trois fils et de ses trois petits-fils qui se trouvent tous en Afrique. Le maréchal avait perdu il y a quelques années sur le sol de notre conquête algérienne un autre enfant, le second de ses fils, le comte Oudinot, colonel du 2^e de chasseurs, tué en chargeant à la tête de son régiment. La gloire se maintient, on le voit, une tradition dans la famille.

REMISES DE PEINES. — On lit dans le *Moniteur* :

« Pendant le cours de cette année, la cherté des subsistances a été l'occasion de troubles plus ou moins graves, qui ont éclaté sur plusieurs points du royaume. Partout ils ont été promptement réprimés. Une abondante récolte ayant fait cesser toute crainte de nouveaux désordres, le roi a voulu étendre sa clémence sur ceux des condamnés que le malheur des temps avait fait sortir de leurs habitus passibles. Sur la proposition de M. le garde des sceaux, Sa Majesté vient d'accorder la commutation, la réduction ou la remise entière de leurs peines à 434 individus qui avaient été frappés de différentes condamnations. »

COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE EN 1846. — L'administration des douanes vient de publier le tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, pendant l'année 1846. Ne pouvant reproduire

les détails de ce document, nous y renvoyons nos lecteurs, et nous nous bornerons à l'extrait suivant :

tation sur l'ensemble. Ces valeurs ont donné : à l'importation, 920 millions, et à l'exportation 832; total, 1 milliard 772 millions, ou près des trois quarts de l'ensemble de nos affaires commerciales. Nous importons en matières industrielles et produits naturels, pour 862 millions; en objets fabriqués, pour 58; nous exportons en produits naturels, pour 187 millions; en objets fabriqués, pour 666. Les chiffres de notre commerce avec les Etats-Unis sont de 242 et 159 millions; avec l'Angleterre, 192 et 87 millions; avec les Etats sardes, 157 et 92 millions; avec la Belgique, 130 et 90 millions; avec l'association allemande, 110 et 80 millions; avec l'Espagne, 110 et 62 millions; avec la Suisse, 78 et 43 millions.

Après ces pays, ceux qui offrent accroissement dans notre commerce sont la plupart des pays du Nord, la Russie, la Suède, la Norvège, les villes anasiatiques; puis l'Autriche, les Etats d'Italie, la Turquie, le Chili et le Pérou, Cuba, les Indes hollandaises et la Chine. Sur les autres pays, état stationnaire ou décroissant.

On remarque dans les résultats de la navigation un certain accroissement. Le mouvement général a compté 52,515 navires et 5,925,000 tonneaux, c'est-à-dire 335,000 tonneaux de plus qu'en 1845. Mais le pavillon étranger a obtenu une bonne part dans cet excédant.

DONS AUX PAUVRES ET AUX HOSPICES DE PARIS. — Le *Moniteur* a donné l'état des dons et legs en faveur des pauvres et des hospices de Paris acceptés pendant l'année 1846, avec les noms des testateurs et donateurs, la destination des libéralités, le montant des legs et donations en capitaux, en rentes et en objets divers.

Ces donations et legs s'élevaient, savoir : — En capitaux à 61,250 francs; — en rentes à 565 francs; — et en nue-propriété à 260,000 francs.

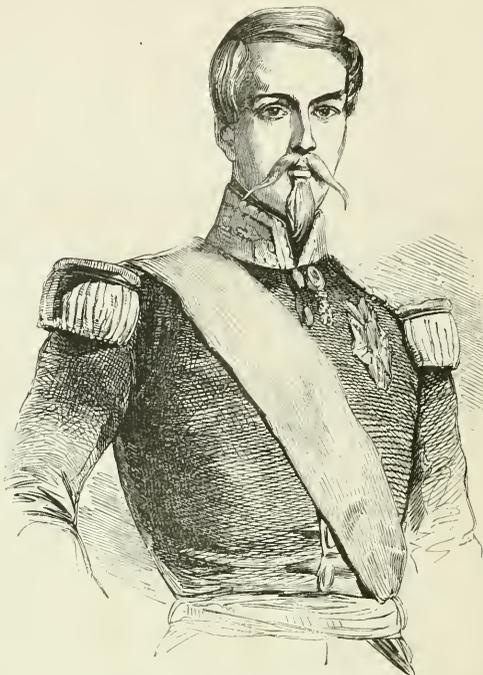
L'AMBASSADEUR PERSAN A PARIS. — Son Excellence Méhemmed-Ali-Khan est arrivé à Paris avec sa suite. Cette ambassade était depuis cinq mois et demi en voyage.

Le nouvel ambassadeur a été reçu à Orléans par M. le comte Alix Desgranges, premier secrétaire interprète du roi, envoyé à sa rencontre pour le complimenter et l'amener dans les appartements destinés à le recevoir, place Vendôme à l'hôtel du Rhin.

Mirza-Méhemmed-Ali-Khan occupait, avant son départ, le poste de ministre des affaires étrangères dont il est resté titulaire. Arrivé à la force de l'âge, la carrière brillante qu'il a fournie est moins le résultat de sa naissance que du talent qu'on lui accorda. Neveu d'Abul-Hassan-Khan, ambassadeur extraordinaire en France en 1818, il avait alors accompagné son oncle. Il a depuis consacré les souvenirs de son voyage et de son séjour parmi nous dans une pièce de vers qui a obtenu une grande vogue à la cour de Perse, et n'a pas peu contribué à nous y faire bien voir.

ALGERIE. — Le *Moniteur* n'a publié que tardivement une ordonnance royale du 11 de ce mois qui nomme M. le duc d'Annamme gouverneur général de l'Algérie en remplacement de M. le maréchal duc d'Isly, dont la démission est acceptée. Une polémique s'est engagée dans les journaux sur la constitutionnalité de ce choix et sur l'inconvénient d'un fonctionnaire irresponsable par sa naissance.

MAROC. — On lit dans le *Moniteur algérien* : « Les Hachems et les Beni-Amer, internés près de Fez, et auxquels Abd-el-Kader venait de donner la main en se portant sur Taza, ont été complètement détruits à quelques lieues de la capitale du Maroc. Des cavaliers du Magzen étaient venus les sommer de s'arrêter dans leur marche; ils avaient passé outre en annonçant l'intention de s'ouvrir un passage de vive force. Cependant, afin d'éviter l'attaque probable des gours d'Abd-er-Rhaman, ils firent un détour vers le sud, et s'engagèrent dans un pâté de montagnes qui pouvait les conduire vers Abd-el-Kader. Mais les cavaliers du Magzen accoururent sur leurs traces, et persuadèrent aux Kabyles de cette contrée, ordinairement soumis à l'empereur, de faire justice d'une population tout à la fois étrangère et rebelle. L'instinct du pillage eût suffi pour entraîner les montagnards à cette exécution. »



S. A. R. Mgr le duc d'Annamme, gouverneur général de l'Algérie.



Gar de la civique de Rome.

Le commerce général de la France s'est élevé, en 1846, à 2 milliards 437 millions. Il n'y a que 10 millions d'augmen-

tion sur l'ensemble. Ces valeurs ont donné : à l'importation, 920 millions, et à l'exportation 832; total, 1 milliard 772 millions, ou près des trois quarts de l'ensemble de nos affaires commerciales. Nous importons en matières industrielles et produits naturels, pour 862 millions; en objets fabriqués, pour 58; nous exportons en produits naturels, pour 187 millions; en objets fabriqués, pour 666. Les chiffres de notre commerce avec les Etats-Unis sont de 242 et 159 millions; avec l'Angleterre, 192 et 87 millions; avec les Etats sardes, 157 et 92 millions; avec la Belgique, 130 et 90 millions; avec l'association allemande, 110 et 80 millions; avec l'Espagne, 110 et 62 millions; avec la Suisse, 78 et 43 millions.

« Quoi qu'il en soit, ces malheureuses tribus furent assaillies de toutes parts, détruites après un combat, pillées et, selon les rapports qui nous parviennent, presque entièrement anéanties. Des luyards parvenus jusqu'à Nemours ont peint ce désastre sous les plus horribles couleurs.

« A part le sentiment de compassion qui murmure en faveur des victimes, on doit considérer cet événement comme un des plus heureux qui pût survenir en Maroc dans l'intérêt de la tranquillité de l'Algérie. Non-seulement Abd-el-Kader éprouve un grand échec matériel et moral, qui recule de bien loin l'époque propice à ses desseins ambitieux contre Muley-Abi-el-Rhaman, mais nos tribus algériennes seront à jamais dégoutées, par ce terrible exemple, de toute tentative d'émigration. »

SUISSE. — Aux séances de la diète ont momentanément succédé les débats du grand conseil de Berne, qui est tout à la fois le corps législatif et le pouvoir exécutif du canton. Dès la seconde séance, l'assemblée a eu à s'occuper d'une question qui se rattache directement aux arrêtés de la diète relatifs au *Sonderbund*. Il s'agissait de l'allocation d'un crédit extraordinaire d'environ 250,000 fr. de France, demandé par le directeur des affaires militaires, avec l'approbation du conseil d'Etat, pour compléter la mise en activité du contingent de la réserve militaire. Quant aux troupes d'élite, elles ne laissent rien à désirer : dans vingt-quatre heures, vingt mille hommes bien exercés et bien équipés peuvent être mis sous les armes dans le canton.

M. Ochsenbein, qui, outre sa double qualité de président du vorort et de la diète, est en outre président du conseil d'Etat de Berne, a, dans deux discours remarquables, justifié la demande du gouvernement, en faisant ressortir la nécessité où l'on sera avant peu de recourir aux moyens coercitifs pour faire exécuter l'arrêté de dissolution. La discussion s'est terminée par le vote du crédit demandé, à la presque unanimité, cent deux voix sur cent six votants.

GRAND-DUCÉ DE TOSCANE. — Les lettres de Florence et de Livourne rendent compte des fêtes qui ont eu lieu en Toscane. Le grand duc a fait prendre la cocarde toscane (rouge et blanche) à ses troupes, et l'a prise lui-même après avoir quitté les couleurs qu'il portait.

ROYAUME DE SARDAIGNE. — La *Gazette piémontaise* du 14 a publié la notification suivante de l'inspecteur de police : « Les populations de quelques provinces de ces Etats, voulant manifester l'affection et le dévouement qu'elles portent à leur auguste père et souverain, ont arboré des drapeaux non nationaux et adopté des rubans et des écharpes de différentes couleurs. L'intention expresse de Sa Majesté était que, dans toutes les circonstances, l'on fût seulement usagé de la cocarde et du drapeau nationaux, que les Piémontais portent avec honneur depuis huit cents ans, tout autre drapeau et toute autre cocarde sont délégués. »

Cet arrêté n'a rencontré aucune résistance.

ETATS PONTIFICAUX. — A Rome, le cardinal Ferretti n'a eu qu'à publier un arrêté pour faire cesser des cris que des souverains ou des Etats étrangers envoient par regarder comme offensants ou comme attentatoires à leur indépendance.

ESPAGNE. — Le ministère espagnol s'est enfin complété. La *Gazette de Madrid*, du 15, contient les décrets royaux par

lesquels M. Goyena, ministre de la justice, a été nommé président du conseil, et M. Cortazar ministre des affaires étrangères. M. Cortazar est un vieillard qui a été plusieurs fois président d'âge du congrès : il est membre du conseil royal (conseil d'Etat), section de grâce en justice.

Voici donc la nouvelle composition du cabinet espagnol, après l'échec du duc de Valence : M. Goyena, président du conseil et ministre de la justice ; M. Salamanca, ministre des finances ; M. de l'Escosura, ministre de l'intérieur ; le général Cordova, ministre de la guerre ; le général Rose de Olano, ministre de l'instruction et du commerce ; M. Cortazar, des affaires étrangères ; M. Sotelo, de la marine.

L'*Eco del Comercio* dit que ce ministère exécutera le programme du gouvernement et fera partir de Madrid le général Narvaez.

et le total grossit, on va le voir, d'une manière effrayante à chaque nouveau dépôt de bilan. A vingt-quatre heures d'intervalle sont venues se succéder les suspensions de paiements de la maison A. Gower, Nephews et Compagnie, l'une des plus considérables de la Cité, dont le passif est estimé à quarante millions de francs ; — de la maison Sanderson et Compagnie, faisant l'escompte, dont le passif est estimé cinquante millions de francs ; — enfin de M.M. Reid, Irving et Compagnie, dont le bilan accuse, dit-on, trente-sept millions cinq cent mille francs d'engagements.

M. Gower, chef de la première de ces maisons, était directeur de la Banque d'Angleterre. Cette circonstance a amené un débat pénible dans la réunion semestrielle de cet établissement, qui a eu lieu le 16. Un actionnaire a pris la parole pour appeler l'attention de l'assemblée sur un sujet important. « Je veux parler, a-t-il dit, de l'insolvabilité de la personne qui occupait dernièrement le fauteuil dans nos réunions. Depuis dix-huit ans, sur neuf gouverneurs que nous avons élus, il s'en est trouvé six dans cette malheureuse position. Ces événements jettent un véritable discrédit sur la Banque. Autant vaudrait voir l'évêque de Londres traduire devant le magistrat sous une prévention d'escroquerie, que le gouverneur de la Banque d'Angleterre obligé de répondre aux questions de ses créanciers devant le commissaire des faillites. » Cet incident n'a pas eu de suite.

— A l'imitation de notre souscription nationale pour élever un monument à Molière en face de la maison où il est mort, les Anglais ont voulu acheter cette ou Shakspeare était né. On lit dans les journaux de Londres du 16 :

« Aujourd'hui a eu lieu l'adjudication aux enchères de la maison où est né Shakspeare, à Stratford, par le ministère de M. Robins, commissaire-priiseur. Une foule considérable remplissait la salle. M. Robins, avant de procéder à la vente, a adressé au public une petite allocution ayant surtout pour objet de bien établir la position du vendeur agissant comme tuteur de plusieurs orphelins amoureux. Puis il a tracé la description de la maison à vendre, qui a été occupée pendant ces dernières années par un boucher. Cette maison, a-t-il dit, est en très-bon état, et elle restera encore debout pendant des siècles. Elle renferme plusieurs appartements

très-confortables, et l'on y peut dîner fort à son aise ; moi qui vous parle, j'y ai fait un dîner des plus confortables lorsque je suis allé les voir.

« Ici, un gentleman à moustaches, que l'on dit être un Anglais, montreur de curiosités, interrompit M. Robins, et le somme de prouver que la maison qu'il vend est bien authentiquement celle où est né l'immortel poète. M. Robins répond qu'il n'a d'autre preuve à donner que la notoriété et la tradition. Il est constant que le père de Shakspeare demeurait dans cette maison ; que le poète lui-même y est né et y a passé la plus grande partie de sa vie.

« C'est en 1806 que la maison passa des mains des descendants de Shakspeare à celles des possesseurs actuels. Shakspeare avait laissé la maison à sa sœur, mariée à un M. Hart, et les propriétaires, jusqu'en 1806, furent toujours connus sous le nom de Hart-Shakspeare.

« Ici, quelqu'un dans la foule s'écria : « J'en offre 5,000 guinees (25,000 fr.). »



La place du Grand-Duc, à Florence, le 5 septembre 1847, d'après un dessin de M. Levasseur.

PORTUGAL. — La situation du Portugal, les actes de violence, les meurtres qui se commettent de toutes parts sont plus que jamais de nature à faire regretter aux puissances signataires du protocole de Londres l'appui qu'elles ont prêté à cet odieux régime. *Le Morning Post* dit :

« Les dernières correspondances de Lisbonne, du 9 septembre, se résument ainsi : Les vaisseaux de guerre anglais sont toujours dans le Tage. A Lisbonne tout est morne et misérable ; peu ou pas de commerce, et désespoir général. »

Tous les partis étaient occupés, à cette date, des élections ; mais la fraude la plus éhontée s'était glissée dans la confection des listes. Le maréchal Saldanha et le duc de Terceira avaient rompu avec les Costa-Cabral. — On venait d'apprendre que de nouveaux assassinats avaient été commis à Oporto.

ANGLETERRE. — La place de Londres est chaque jour érasée par une faillite énorme et nouvelle. Le chiffre des sinistres s'élevait il y a quinze jours à près de deux cents millions ; mais maintenant est venu le tour des maisons les plus considérables,

« An même instant, un gentleman dont on n'a pu savoir le nom, remit à M. Ribins un papier portant que le comité qu'il s'est formé à Louvain et à Stratford offre 5,000 liv. st. (75,000 fr.), produit des souscriptions nationales; et qu'il désire vivement devenir acquéreur. « Si personne ne fait « d'offre supérieure, s'écrie M. Ribins, je vais adjuger la « maison au comité. » — Le monsieur à moustaches: « Je « veux bien donner 2,000 liv. st. (Le comité vient d'en offrir « 5,000. On rit.) » — Une voix: « La maison elle-même l'a « achetée. » (Applaudissements.) Après les formalités ordinaires de trois fois, deux fois, trois fois, le coup de marteau solennel retentit, et la maison est adjugée au comité. Des applaudissements prolongés éclatent dans l'auditoire. La maison achetée 5,000 liv. st., à part les souvenirs historiques, n'a guère qu'une valeur intrinsèque de 100 liv. (2,500 fr.) »

NÉCROLOGIE. — Le parti démocratique aux États-Unis vient de faire une perte sensible. M. Silas Wright, qui a rempli à diverses époques de hautes fonctions administratives, et notamment l'emploi de gouverneur de l'Etat de New-York, assombré à une attaque d'apoplexie fulgurante. Cet honorable citoyen, d'une probité et d'un caractère antiques, avait été surnommé le Caton de son parti, et sous ce rapport, comme sous celui de talents, sa mort est une perte pour le pays entier. C'était peut-être, parmi les trois ou quatre candidats à la prochaine élection présidentielle entre lesquels les démocrates flottaient indécis, celui qui réussissait le plus de chances.

Nouvelles classes en Prusse (1).

C'est assurément un grand plaisir que celui de voir des pays nouveaux; mais je sais un plaisir plus grand, celui de revoir un pays connu. Les voyages, comme toutes choses en ce monde subliminaire, ont une bonne et une mauvaise face. Si l'on me demandait ce qu'ils offrent de plus pénible en leurs diverses péripéties, je dirais que c'est justement ce qu'ils ont de plus commun, de plus inévitable, le départ; que c'est le moment de quitter, souvent sans espoir de retour, un pays où l'on s'habitua à vivre, des personnes que l'on s'habitua à aimer, et qui doivent projeter sur le reste de la vie un souvenir amer et doux. A quelque lieu qu'on aille en les quittant, fût-ce dans un pays aimé, fût-ce dans la patrie, l'heure de partir est toujours pleine de regrets et de tristesse. Mais aux chagrins du départ quelle charmante compensation présentent les joies du retour! quel plaisir, après une absence qui pouvait être éternelle, de retrouver les mêmes lieux, les mêmes personnes, le même accueil, les mêmes sensations, et de rattacher en tout point deux époques de la vie, comme si elles étaient sans intermédiaire et sans intervalle, comme si la seconde n'avait d'autre passé que la première!

Ce plaisir m'attendait à Berlin. Dès que j'eus revu cette capitale moi-même du plus moderne des grands Etats européens, — cette cité toute neuve, qui petit hameau sous le margrave Albert de Brandebourg, en 1220, simple bourgade, il y a deux siècles, sous Frédéric-Guillaume le grand électeur, enfin, sous le *Gros-Guillaume*, capitale de la monarchie nouvellement créée par l'empereur Léopold, en 1701, grandissant comme l'Etat, pendant les cinquante années du règne glorieux de Frédéric le Grand, atteignant cent mille âmes de population au commencement de ce siècle, et quatre cent mille aujourd'hui, sera bientôt la première ville de l'Allemagne par la nombre de ses habitants, comme par l'activité, les lumières et la civilisation, — j'embaudai un ami, un Russe, qui, parti de Saint-Petersbourg, traversait la Prusse pour aller passer l'hiver à Paris, et l'invitai à faire un pèlerinage armé.

Je revis avec lui d'abord la petite ville de Bernau, sœur très-aimée de Berlin, comme le prouvent assez ses vieilles tours de brique rouge, sur chacune desquelles perche un nid de cigognes. Elle garde l'honneur historique d'avoir été saccagée par Jean Zyska du Calice; mais, depuis les Hussites, elle est descendue au rang de ces tristes et mornes bicoques si communes en Allemagne, dont madame de Staël disait que le temps y tombe goutte à goutte. Je revis ensuite le village de Laucke, avec son grand château vide, où l'on pourrait caserner un régiment; son parc tumescent, où manœuvrerait une armée même, une flotte, tant le lac qu'il l'enferme est vaste et profond; ses belles forêts de pins et de hêtres, assises sur des collines et coupées par une série d'autres petits lacs qui se versent les uns dans les autres, et dont bientôt peut-être un grand aqueduc mènera jusqu'à Berlin les eaux limpides et salubres. Je retrouvai à leur poste les trois gardes-classe dont les figures ouvertes et basses sont plus faciles à retenir que les noms barbares, et avec eux le petit Bellement, mon héros de l'autre campagne, cachant toujours un cœur de lion sous sa chétive enveloppe de roquet. Nous fûmes cordialement reçus par leur chef, le digne Ober-Forster, vieux militaire à cheveux blancs et moustaches noires, voir vignard prussien, grave, silencieux, n'ouvrant guère la bouche que pour mordre de côté le bec de sa pipe, aimant d'ailleurs à se rappeler et à rappeler aux autres qu'il fit, en 1815, le voyage de Paris, où il habita la caserne de Babylone; enfin chasseur excellent, mais tout paternel, chrétien et soignant son gibier mieux que les animaux de sa basse-cour.

J'avais eu, en arrivant à Berlin, de bien tristes nouvelles sur la saison de chasse qui s'ouvrait. Pendant l'été, une maladie épidémique dont les races bovines sont souvent atteintes, le charbon, avait cruellement sévi sur tout le grand gibier, principalement dans les forêts de la couronne. On y avait compté plus de quatre cents cadavres de cerfs, daims et chevreuils assassinés par le lièvre; et ce terrible braconnier, suscité par la Providence à la prière sans doute et au

profit des cultivateurs riverains dont les champs sont plus moissonnés chaque année par la dent que par la faucille, avait atteint par ricochet jusqu'aux sangliers et aux renards. Je ne parle pas des bœufs, qui sont détreints en Prusse presque aussi complètement qu'en Angleterre. Tous les animaux carnassiers qui prenaient leur part dans cette vaste curée périssaient empoisonnés soudain; et telle était la violence de cette peste posthume, que souvent, autour du corps à peine refroidi d'un cerf ou d'un chevreuil frappé, comme disaient les anciens, par une flèche d'Apollon, gisaient des cadavres de sangliers et de renards qui, s'étant attablés à ce riche banquet, étaient morts avant la fin de leur repas. Je crois que, sous un tel exécrable, il faut faire un changement de titre au chef-d'œuvre de La Fontaine, et nommer désormais sa célèbre fable: *Les animaux malades du charbon*.

Il n'y mourraient pas tous cependant, et le gibier du comté de R... plus heureux que celui du roi, avait échappé au sort des fils de Niobé. Nous en eûmes bientôt la preuve. Partis dans un petit chariot, avec l'Ober-Forster, pour la classe appelée *pirschen*, que j'expliquai naïvement en estropiant son nom, nous aperçûmes de loin, après une courte promenade sous les hautes futaies, plusieurs masses rousâtres, parlant immobiles, que des yeux moins exercés eussent pris pour des buissons de chiènes encore gras de leurs feuilles mortes. C'était assurément un troupeau de grandes bêtes, de celles que les Allemands nomment le *gibier rouge*. A l'aide d'une savante tactique, et en l'ouvoyant dans notre marche comme un navire qui va contre le vent, nous approchâmes, sans qu'elles eussent bougé, ces masses problématiques, assez près pour les reconnaître. Les complet et les distinguer clairement. C'était bien, en effet, un troupeau de gibier rouge. Mais nous n'aperçûmes d'abord que des biches. Il y en avait une d'azme, qui successivement levait la tête, bondissait à terre, puis s'arrêtait bientôt pour nous considérer curieusement. Enfin l'une de ces dernières têtes levées nous montra deux glands de cinq à six ardoilliers chacun. C'était l'heureux sultan de ce nombreux sérail. A lui seul pouvaient s'adresser nos coups. Une nouvelle manœuvre, une marche circulaire et en spirale, conduite avec prudence et habileté, nous amena peu à peu dans son voisinage, à cent pas peut-être, très-belle portée pour une balle lorcée, quand la cible est la large lince d'un cerf dix-cors. Le nôtre, du moins en espérance, s'était mis à nous regarder en face, pendant que l'escadron féminin défilait au petit god, aussi bravement que s'il eût porté sur ses cornes la miraculeuse vision qui désarma saint Hubert et lui tomba ses chiens à genoux. Mon ami russe, grand meurtrier d'ours et d'élans, n'avait de sa vie tué ni vu un cerf de nos climats tempérés. Je lui mis dans la main ma bonne carabine, et le poussai hors du chariot, que les chevaux continuaient à traîner au petit pas. Descendu par terre et bien d'aplomb sur ses jarrets, il ajusta le cerf, mais d'une main que rendait tremblante cette émotion que les feuilletonistes disent inséparable d'un premier début. Sa balle alla se loger dans le trou d'un jeune pin dont nous vîmes sauter les éclats, tandis que le cerf, s'élançant au bruit du coup par un bond comme n'en firent jamais Vestris et Dupont sur les planches de l'Opéra, disparut avec ses femmes, ses concubines et ses enfants. « Ah! mon pauvre ami, cria-je au Moscovite consterné, quel dommage qu'il y ait des arbres dans une forêt! » Ainsi finit notre chasse en voiture, par un mauvais coup de feu et un mauvais coup de langue.

Restait la battue avec les gardes et le petit chien. Je ne m'amuserai pas, crainte d'ennuyer mon complaisant lecteur, à raconter toutes ces petites traques, où nous ne trouvâmes longtemp que des lièvres, des renards, et, si parfois du grand gibier, toujours des femelles. Il suffira de dire que, vers le soir, au sortir des grands bois, nous arrivâmes à un jeune semis de pins qui couronnait une colline en amphithéâtre. Placés en face du monticule et adossés à la forêt, nous avoies devant les yeux un vrai spectacle de chasseurs. Les casquettes vertes des gardes, qui traversaient en sillant ce fourré, semblaient glisser par-dessus les vertes tiges des jeunes pins, dont Bellement explorait en si ence les plus inextinguibles retraites. Il délogea successivement dix renards et trois chevreuils; mais tous, quoique en vue, passèrent hors de notre portée. Enfin, du fond d'un petit ravin qui me laisai-là, je vis tout à coup sortir une masse noirette, qui bientôt entra dans le fourré, puis reparut encore, puis se recacha, et qui, venant, retournant, hésitant toujours, semblait, comme l'âne de Buridan, tiraillé par deux sentiments contraires. Mais les aboiements redoublés du petit chien, qui se jetait à ses sautes, entrèrent bientôt mis lui au irrésistible de sa fantaisie errante, et l'empêchèrent un gros sanglier qui, la tête basse et la queue en trompette, s'oulaît avec une extrême vitesse sur la pente du coteau, gagnant la forêt à ma droite. Je me jetai sous bois, je cours à perdre haleine pour lui couper les devants, et le voyant me *distancer* de plus belle, je lui envoie en désespéré une balle à portée de canon. Mais il n'en court que plus vite, et disparaît sous les grands hêtres, dont les fruits savoureux, qui jonchaient la terre, l'avaient attiré dans ces parages. A mon coup inutile répondent deux coups tirés dans l'enceinte, et des grognements plaintifs m'annoncent que ceux-là ont été plus heureux que le mien. Ce sanglier était une laie qui, en fuyant, avait abandonné toute sa famille, treize gros marcassins, encore bêtes de compagnie, mais prêts à quitter la livrée. Les gardes venaient d'en tuer un. Me l'échange dans le fourré, tête baissée, et comme allant au fort. Un des marcassins déboula devant moi; je le tire au jugé, au bruit des branches qu'il ploie ou brise dans sa course, et toute la trompe éponantée s'éclaire à tous sens, ne nous laissant qu'une faible lueur d'une si belle rencontre.

Quand nous voulûmes partir, Bellement avait disparu. On attendit un sifflet, on tira en l'air. Bellement ne revenait pas. C'était-il devenu? Une sinistre pensée vint nous assaillir. « Oh se sera fait tuer, dit tristement son maître, c'est un enragé. » Et, les derniers grognements du marcassin agoni-

sant nous revenant à la mémoire, voilà que nous nous le prenons pour les derniers soupirs du héros. Da nous, faut-il trouver ses restes, et leur faire l'honneur d'un peu de terre qui les mette à l'abri de la dent du renard. Nous cherchions soigneusement dans cette espèce d'épais maquis. On sille de nouveau, on appelle du ton le plus tendre et le plus caressant. Rien ne répond, rien ne paraît, rien ne se retrouve. « Ce n'est pas le chien qui est mort, dit un autre garde en hochant les épaules; c'est plutôt l'autre marcassin qui est blessé. » Revenant alors où j'avais tiré ma bête, il en cherche la trace, et sur la terre à peine foulée, sur les feuilles retournées par le vent, il la retrouve, il la démasque, il la suit en rampant, l'aît fixé sur la terre comme un chien tient le nez. Au bout de cinquante pas. « De la suer! » s'écrie-t-il, tout tier d'avoir deviné juste; car c'est le nom du sang dans la langue des chasseurs de l'Allemagne. Nous accourons. Sur une feuille morte rougissante il montrait une gouttelette de sang moins large qu'une tête d'épingle. Si je conçois qu'un ail humain voie de la sorte, je veux bien, mes enfants, que le diable m'emporte. Mais c'était bien du sang. Nul doute que l'animal ne fût blessé. Nous avançons sur la trace, guidés par ce faible indice, qui reparait de loin en loin. Mais bientôt un fourré se présente, tout à fait impenétrable; et la nuit venait. Comment continuer notre quête et achever l'entreprise? Pour fournir son contingent d'invention, le troisième garde avait imaginé d'aller à la maison de son chef, qui n'était pas très-éloignée, et d'en ramener deux chiens d'arrêt pour chercher avec leur secours le chien perdu. *Chewincenzo prelibata!* Ce n'était pas si bête. Il revint justement quand nous ne savions plus à quel saint vouer des cierges. Lancés dans le fourré qui nous arrêtait, les deux *pointers* eurent bientôt retrouvé leur petit compagnon. Il était coincé à quelques pas du sanglier malade, qu'avait arrêté la fatigue et la douleur, trop labile pour lui sauter à la gorge, trop brave et trop obéissant pour lâcher prise. L'autre, voyant le renfort que l'on venait recevoir, se remit péniblement sur ses quatre pattes, et comme on dit, perdit ses jambes à son cou. Bellement fit de même, le suivit encore, et, à quelque distance, on le retrouva tous deux, couchés côte à côte, ressemblant pins à deux camarades qui eussent voyagé de compagnie qu'à des ennemis acharnés et mortels. La nuit nous força de battre retraite et de ramener les deux chiens d'arrêt. Bellement fut bon plus longtemp. Il revint au logis que le lendemain matin, lorsque la faim le chassa du bois, ou plutôt lorsque son blessé, qu'il guidait à vue comme un bon gendarme garde un voleur sur les bancs de la cour d'assises, eut renfilé l'âme entre ses bras, et qui eût à sa mame sonné *halali!* car on trouva plus tard, percé d'une balle dans le flanc, le cadavre du sanglier.

J'ai raconté cette simple histoire, trop simple, sans doute, parce qu'elle m'arriva la première à mon retour en Prusse, et que j'en avais, plus idéalement que de toute autre, conservé le souvenir, à peu près comme, dans la vieillesse, on se rappelle mieux les premières impressions de l'enfance que les événements de l'âge mûr. J'aurais pu m'explorer de cinq à six autres meurtres, à la façon de nos dames modernes; et ce n'était vraiment bien facile, puisqu'il me suffisait d'avoir au bout de ma carabine. Mais je crois qu'il eût été de récrit, même ceux des deux grandes races de chasseurs, les voyageurs et les chasseurs, la vérité toute ne vaut mieux que l'invention la plus ornée. Les Polonais disent, dans un proverbe plein de finesse et de sens: « Le mensonge traverse le monde; mais il ne revient pas. » Moi aussi, j'aime mieux être cur toujours que de tromper une fois.

Après cette manière de préface, je pourrais, en toute sûreté de conscience, narrer d'autres aventures, telles qu'un gros sanglier tué en bataille rangée, un cerf immolé du haut de mon char, et qu'ensuite je traînai derrière, comme Achille le corps du héros d'Ilion, ou bien encore une journée où nous empiâmes, par-dessus quatre renards et plus de vingt lièvres, neuf chevreuils, dont quatre de ma façon. Mais il vaut mieux arriver à des classes vraiment nouvelles, et dont mes récits précédents n'avaient pas encore donné l'âme.

Quand la guerre aux perdreaux dans les champs et aux bécaasses dans les marais est suspendue par un armistice, à l'époque des quartiers d'hiver; quand le froid, la neige et la glace ont fait fuir jusqu'aux derniers oiseaux de passage, et qu'il y est resté à tirer en gibier de plume que les noires troupes de corbeaux qui s'abatent sur les grands chemins, nous commençons en Allemagne les battues aux lièvres. Je ne puis mieux les comparer qu'à nos pêches annuelles des étangs; car dans ces classes, c'est, en effet, il s'agit peut-être non de plaisir, mais de profit. On se procure ainsi, sous un régime de sol, ou les fermiers de la classe, se font un revenu du gibier; aussi choisissent-ils toujours l'arrière-saison, trouvent à cela deux avantages: celui de moins nuire, tout en le détruisant, à la reproduction de leur gibier, et celui de rencontrer des marchands qui, pouvant garder longtemp ou porter loin les lots d'animaux qu'ils achètent, et bien vendre jusqu'à leur fourrière, en donnent un prix plus élevé qu'à toute autre époque de l'année.

Ces battues à deux fins, ces moissons de chair qui viennent après les moissons de blé et d'avoine, ne se font pas seulement dans le bois, mais encore et surtout dans la plaine. Elles ont plusieurs formes: tantôt c'est la battue ordinaire, telle que nous la pratiquons quelquefois, les chasseurs d'un côté, les rabatteurs de l'autre, ceux-ci marchant contre ceux-là; tantôt c'est une battue toute particulière qui se nomme *kesseltreiben*, de *kessel*, chaudière, et *treiben*, traquer, c'est-à-dire une battue en rond. Pour celle-ci... mais au lieu de la décrire, j'aime mieux raconter une de celles qui je pris par; et comme elles se ressemblent toutes par la forme, ne différant que par les résultats, je prendrai la première, non pas pour la première que je fis, ou disant comme mon professeur de géométrie: *At non disse omnes*, non. C'était vers la fin de novembre. Une grande neige, avant-coureur des glaces et des frimas, avait cou-

(1) Voir l'Illustration, tome VIII, pages 6 et 22.



et presque russe, venait de poudrer à blanc les toits de Berlin et les champs d'alentour. Je reçus une invitation de chasse d'un homme qui porte avec distinction un nom célèbre dans les arts. Le rendez-vous était à la gare de l'un des cinq à six chemins de fer qui rayonnent dans toutes les directions autour de la capitale de la Prusse. Celui-ci est un des derniers qu'ait ouverts ce qu'il faut nommer cette fois l'activité allemande; car, en fait de *rail-ways*, nos voisins d'outre-Rhin, oubliant leur commune et universelle devise : *Festina lente*, ont laissé loin en arrière la vivacité française. Il passe après de la résidence du duc régnant de..., qui avait fait, peu de jours avant, le voyage de Berlin. On raconte que S. A. S., enclenchée d'avoir franchi avec tant de vitesse et de commodité un trajet jusque-là fait long et fort ennuyeux pour elle, s'écria au départ : « Ce chemin de fer est aussi merveilleux que je veux aller en construire un, et qui traversera tout mon empire, dût il me coûter mille écus ! »

« Ce qui est commode aux ducs régnants ne l'est pas moins aux simples chasseurs. Nous fimes aussi notre petit voyage avec assez de célérité pour être rendus sur le terrain au moment où le paresseux soldat d'hiver commençait à montrer son nez à l'horizon. Toutefois nous n'étions pas venus inutilement étendus dans les larges et moelleux fauteuils des berlines de première classe, mais empiéés, plus de trente, dans un wagon de troisième, où les fusils, les poudrières et les sacs à plomb heurtaient bruyamment les bancs de bois qui nous portaient à six de front. Nous étions partis de la sorte par un convoi spécial, avec une locomotive à nous, qui devait nous ramener le soir à notre heure; et certes ce chariot de guerre, ce blockhaus ambulante, fumait plus par toutes ses fenêtres ouvertes que la locomotive par sa cheminée, tant il y avait de pipes brûlantes et de cigares en combustion. Nous étions édités à l'état de jambons de Mayence; mais du moins aucune étincelle ne tomba sur la poudre, et nous fimes mentir le proverbe qui dit : Point de fumée sans feu. »

Les traqueurs nous attendaient à la gare, et nous nous en nombre à peu près égal au nôtre, et les deux troupes, bientôt réunies, se formèrent chacune un bataillon séparé. Alors un fait-à-mourir précéda le commandement de la double armée : c'était le directeur de la chasse, celui qui nous avait conduits. D'un regard d'aigle, il mesure le champ de bataille, il en fixe l'étendue, il en marque les limites. Sur ses ordres, deux chefs de file, pris aux deux troupes, partent à droite et à gauche, convergent par une ligne courbe, par un demi-cercle, au point indiqué pour leur jonction. Quand ces deux avant-gardes ont fait cinquante pas au delà du groupe, d'autres combattants sont envoyés sur leurs tranches, successivement et à la même distance. Après un chasseur un batteur, après un batteur un chasseur. Les deux processions s'allongent lentement, se tournant d'abord le dos, puis le flanc, puis le visage. Quand le serpent a mordu sa queue, quand le cercle est fermé, un signal du chef donne l'ordre de halte. Tout le monde s'arrête; demi-tour à droite, demi-tour à gauche : les chasseurs se font face, et soudain, entremêlés avec les traqueurs qui crient et battent leurs crecelles, ils marchent les uns sur les autres dans l'intérieur de la battue, comme les rayons d'un cercle se rapprochent de la circonférence au centre. Dès que la périphérie s'est assez resserrée pour cette marche compacte pour que les chasseurs soient proches l'un de l'autre; dès qu'il y a danger à tirer dans le cercle devenu trop étroit, un second signal du général en chef fait arrêter sur place tous les chasseurs, et les batteurs sentent continuellement s'avancer jusqu'au point central, jusqu'à l'axe où viennent se heurter tous ces rayons mouvants.

Je ne sais trop, quant aux résultats, si cette forme de battue est préférable à l'autre, si l'ordre de bataille en rond vaut mieux que l'ordre en carré, et la ligne circulaire que la ligne droite. Les grands tacticiens de la chasse, les généraux blancs sous le harnais, peuvent seuls décider cette grave et délicate question par les lumières de leur expérience. Je parie même qu'ils sont divisés d'opinion. Sur quel sujet les hommes sont-ils d'accord? Mais, ce qui n'est pas douteux, c'est que l'aspect de la battue ronde est bien plus divertissant que celui de la battue carrée, et que le *chaudron* est un vaste amphithéâtre où chaque chasseur prend et donne à la fois sa part de spectacle commode. Dans ces plaines nues, sans arbres, sans haies, sans buissons, rien n'arrête le regard. Tout en marchant, tout en tirant son mètre, on voit marcher et tirer tous les autres. On voit au milieu de l'enceinte, sur le blanc-linceul de la terre, sauter de leurs gîtes les parvires lièvres enfilés dans le cercle de la manœuvre comme dans celui du désert. On voit les chiens se lever sans allent, venant, se croisant, se heurtant, et se lançant enlila à toutes jambes, les oreilles sur le cou, pour faire une tronée quelque part. Tous les coups aussi sont visibles, et se tirent *coram populo*. Pas de ressources pour le menteur, pas même des excuses ordinaires : « J'ai blessé, j'ai tiré lou; non fusil à fait long feu. » On peut, en sûreté de conscience, applaudir aux coups brillants, et s'irriter impitoyablement les maladroits.

Dès qu'un rond était fini, un autre commençait. Nous en fimes plus que le gentilhomme du *Misanthropie* crachant dans un puits. Enfin, ces combats de tirailleurs durèrent tant que la plaine fut grande et que le soleil l'éclaira. Cependant, au milieu du jour, la banale joyeuse se reuint autour d'un autre chaudron. Dans un massif de pins qui couronnait une petite éminence, nous attendait l'agréable surprise d'un bon déjeuner : viandes froides, pâtes, gateaux, fruits, vins de France et du Rhin, couraient une table rustique formée d'une large planche sur deux tréteaux. A côté fumait un énorme chaudron rempli de pommes de terre en robe de chambre, vrate gamelle de chasseurs où chacun de nous avait de pain, du beurre et de sel. Vint d'abord se balancer l'intérieur de l'estomac d'un doublement chaud et velouté; après quoi les traqueurs, tirant chacun de sa poche quelque bribe de pain trop, s'attachèrent à leur tour à l'impéissable marinade, dont le fond du sac et les derniers débris furent jetés aux quelques chiens qu'on amène tou-

jours à ces expéditions pour qu'ils suivent et rapportent, après chaque battue, les blessés qui passent la ligne sur deux ou trois pattes. Notre camp présentait alors un coup d'œil animé, vivant, pittoresque. Les chasseurs et les batteurs en groupe, les chiens en laisse, les fusils en faisceaux, le gibier en tas, le chariot, la table, le site agréé, quelques rayons de pâle soleil glissant à travers les sombres rameaux de pins, et faisant scintiller de mille diamants la blanche nappe qui couvrait une plaine infinie, tout cela formait un tableau merveilleusement composé par la nature et le hasard. Je crois que notre bon camarade Carl Schurz, aussi célèbre par ses charmantes peintures de cheval que par ses succès à la chasse, en a pris note dans sa mémoire pour le reproduire tout entier sur sa toile.

Naturellement fort amusante, notre chasse fut encore égayée par quelques épisodes que je crois dignes, comme le Passage du Rhin, d'éternelle mémoire. C'est pour cela que je les ai recueillis et que je les jette à la postérité. Par exemple, il y avait parmi nous un apprenti chasseur, un jeune con-crit, qui faisait ses premières armes. Il était très-riche, me dit-on, et même très-noble, ce qui ne l'empêchait pas d'être très-innocent. Cela se voit, et souvent, si l'on en croit le docteur Samuel Johnson, qui prétend que le premier avantage du droit d'aînesse, tel qu'il est constitué en Angleterre, c'est de ne laire qu'un sot par famille. Celui-ci, vivante preuve de l'assertion téméraire du célèbre auteur de *Rasselas*, avait apporté, pour tirer des lièvres, un sac de cet énorme plomb à coups qu'on appelle des postes, en Allemagne comme en France. Il demanda à son voisin de droite, qui était mon voisin de gauche, combien il fallait de grains dans un coup. L'autre, tremblant par ses jambes à la vue de telles dragees, lui répondit sérieusement et laconiquement : « Soixante. » Aussitôt le jeune baron se mit à compter, avec autant de religiosité exactitude qu'un moine les grains de son chapelet, soixante chevrotines, et les versa l'une après l'autre sur un petit coup de poudre dans un petit canon de fusil du calibre de mon petit doigt. Notre camarade voisin vint me raconter leur dialogue. « Parbleu! lui dis-je, tenez-vous prêt pour garder sa place avec la vôtre, car, à coup sûr, le premier lièvre qui aura la bonne idée de passer près de lui sera très-pôte restant... » en ch'in. »

« Ce que c'est pourtant, et à tout âge, que la contagion de l'exemple! Voilà un méchant calambour qui me vint sur la langue, parce qu'il y avait dans notre compagnie un plaisant de profession qui m'avait piqué au jeu. C'était le chef des traqueurs. Il nous offrait le titre achevé d'une espèce d'hommes toute particulière à l'Allemagne, comme le *najo* à Séville, le *lazzaroni* à Naples, et le *dandy* à Londres. Nous connaissons en France, au moins par oui-dire, le *loustig* de régiment. Nous savons que celui-là, par le droit de sa charge, marche après des tambours, et que tout ce qu'il dit, même à voix basse, s'entend plus loin que le bruit des baguettes, car il fait rire, à chaque parole, ses heureux voisins, et le rire, se propageant avec ses bons mots, descend de rang en rang jusqu'à la queue de la colonne. Mais nous ne connaissons pas le *loustig* de village. C'est une variété civile du genre militaire. Venu de l'armée, passé dans la *landwehr*, et rentré dans ses foyers villageois, le *loustig* est devenu aussi nécessaire à la bonne organisation d'une commune allemande que le pasteur et le bourgmestre. C'est une charge électorale, décernée par la pluralité des suffrages, et que le titulaire n'a pas moins de peine à défendre contre les prétentions de l'envie, contre les cabales de l'ambition, contre les dégoûts de l'habitude et les attraites de la nouveauté, qu'Aristide n'en eut à s'appeler le Juste. Notre homme était *loustig* en exercice, et depuis longtemps, quoiqu'il fût encore jeune. Un jour, sur le marché de *Dunhofer-Platz*, à Berlin, passait un conseiller de cour (*hofrath*). — Je ne sais qu'écrivain satirique affirme que les Allemands se divisent en deux classes : ceux qui sont *hofrath*, et ceux qui prétendent à le devenir). Outre son titre honorifique, ce conseiller possédait un gros dogue, et son dogue, comme son titre, le servait partout. En tirant le long des baraquas du marché, le dogue trouva tout ouverte une cage à lapins de choux, et passant par la porte son large museau, il étrança méchamment l'une des innocentes bêtes. Grande rumeur! La marchande jeta les hauts cris et rassembla des témoins pour réclamer devant le magistrat les dommages-intérêts auxquels donnait ouverture le meurtre de son lapin. *Hofrath* ne savait quelle contenance faire au milieu de la bagarre. En vain il allégua son titre : son dogue était évidemment comble. Tout à coup, il se sent tirer par le pan de l'habit : « Monsieur, lui dit un petit paysan, tendant la main d'un air méruis, donnez-moi deux sous (un *grosch*), et je dirai au juge que c'est le lapin qui a commencé. » Ce gamin, digne d'être de Paris, était notre *loustig*. C'est ainsi qu'il commençait, lui, et bientôt, de fil en aiguille, ou de force en force, il arriva jusqu'à l'éminente dignité dont l'avait revêtu les livres suffrages de ses concitoyens. Je dois dire à sa louange qu'il ne s'en montrait pas trop fier, et de ses doigts osseux et calleux, il nous distribuait à tous force poignées de main. Il était fort amusant dans ses manières, et même dans ses propos. Au moment où je l'aperçus, il achevait de manger une tôte de graisse d'oie, et, les lèvres luisantes, il allouait avec délicates et majesté un cigare de la Havane que lui avait donné l'un des chasseurs. « Ce n'est pas, non dit-il entre deux bouffées, le premier cadeau que je reçois de ce digne homme; » à la Saint-Martin. Il m'a donné toute une livre d'excellent tabac. D'abord, pour faire durer le plaisir, je l'ai mêlée avec une autre livre de mon tabac ordinaire; et puis, comme il faut être charitable, comme il faut généralement partager avec ses amis et connaissances le peu de satisfactions qu'on trouve en ce pauvre bas monde, j'ai invité tous les gens du village à venir me servir à fumer. »

Mais laissons le *loustig*, sa vie à la bouche, et rentrons dans la battue. J'en ai tant fait, de tons nous et de toutes formes, pendant mon séjour en Prusse, que je ne me rappelle guère le résultat qu'ont notre première classe, et com-

bien de lièvres restèrent dans le chaudron, je veux dire sur le carreau. Un Russe de mes amis, qui passait l'hiver à Dresde, m'écrivait de cette ville que si, dans son pays, on comptait dix lièvres pour cent traqueurs, il fallait, en Saxe, renverser le calcul, et compter pour dix traqueurs cent lièvres. C'est ingénieux, mais c'est un peu exagéré, et des deux parts; car si l'on n'a pas toujours cent lièvres pour dix traqueurs en Allemagne, encore moins peut-on compter sur dix lièvres pour cent traqueurs en Russie. Mais ce qui est bien autrement à l'envers dans les deux pays, ce sont les dépenses comparées aux résultats. J'ai raconté précédemment des classes dans les environs de Saint-Petersbourg qui n'avaient pas coûté moins de trois à quatre mille roubles. Lorsqu'un retour de notre battue, l'on lit, dans le wagon de bois, le compte et la collecte des frais communs, il se trouve que la quote-part de chacun montait à la somme de 17 *silvergrachen* (2 fr. 12 c.). N'aurais-je pas raison de dire que la Russie et l'Allemagne sont les antipodes?

LOUIS VIARDOT.

(La fin à un prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Si Versailles est la capitale d'été du Parisien, Compiègne peut être considéré comme son camp de plaisance. Atréfois ces camps n'étaient que *jeux de prince*; le progrès constitutionnel en a fait une école de grandes manœuvres et un cours de perfectionnement militaire. Parlons-en un peu, grâce à l'initiative de nos dessins, de ce camp de Compiègne où, en 1618, le roi Louis XIV s'enuya à ses grands frats, que ses officiers, et un conventionnaire, en furent réunis pour vingt ans et que les pauvres soldats allaient mendiant par les villages; fête monarchique et de courtois qui fut peut-être le prélude des désastres de Malplaquet! Louis XIV voulait uniquement montrer à madame de Maintenon et aux princesses ce qui se faisait à la guerre, et tout le monde vida son épargne pour satisfaire le caprice du grand roi. Cette année de cinquante mille hommes était magnifique; le meilleur des soldats du pays s'en alla en uniformes somptueux, en brillants équipages et en bonne chère; mais ne racontons rien après Saint-Simon, qui a tout dit. D'ailleurs, ce merveilleux camp, commandé par M. de Boufflers, n'a rien de comparable au nôtre : l'un et l'autre ne se ressemblent par aucun côté; et pour citer seulement le plus frappant contraste que le moderne fait avec l'ancien, c'est qu'il ne tuera personne assurément.

L'établissement du camp de Compiègne, sous le commandement supérieur de M. le duc de Nemours, date des derniers jours d'août. C'est une petite campagne d'un mois qui, selon les experts, n'aura pas été sans fruit pour l'instruction de nos troupes.

On sait leur nombre sur ce terrain, quelles armes y figurent et dans quelle proportion, et les manœuvres qu'elles exécutent. Cette stratégie n'est ni de notre compétence ni de notre domaine. La physionomie de ce camp est assez uniforme, comme celle de tous les grands centres d'exercice où l'emploi de la journée est déterminé d'avance par celui de la veille : on y tourne dans un cercle de marches, de contre-marches et de coups de fusil dont on ne sortirait guère sans l'animation qui résulte de quelques petits événements en dehors du programme. C'est tantôt une surprise agréable, la venue d'un prince ou d'une reine, qui est annoncée, et tantôt quelque contre-trompe par exemple; mais le bataillon s'ajourne; puis il y a le chapitre assez écourté des plaisirs et des fêtes : c'est une distribution pour les soldats, et pour les officiers une invitation chez le commandant en chef; puis on parle d'un concert attendu, d'un bal probable et des spectacles qui doivent se succéder; après le Gymnase, l'Opéra-Comique, et mieux encore, s'il est vrai que l'ameublement du fils d'Achille et la garde robe de Pyrrhus et d'Hermione soient attendus prochainement à Compiègne par le chemin de fer.

En attendant, les visites et les visiteurs de distinction ne manquent pas au soldat : l'Angleterre y a son représentant dans la personne d'un Hamilton et d'un Fox, l'empereur de Russie vient d'y envoyer un général d'artillerie, M. de Medem, et l'ambassadeur persan doit assister à la revue de dimanche. Quant à la louie des amateurs et des touristes, il y a une heure dans la journée où ils sont admis à parcourir les camps et en inspecter les inouïes particularités.

« Les camps sont comme les jolies femmes, » a dit un écrivain spirituel (Nestor Roqueplan); c'est le matin qu'il faut les voir pour connaître à fond la beauté et le caractère du soldat. Il est curieux de surprendre ces secrets de toilette de commander ces filles qui ornent un trame de beauté, lequps la chaussure jusqu'à la bretelle en lièrre qui soutient le pantalon. Les premiers sons de la diane font ressentir dix mille notes enlées dans la palette. Il faut se poigner, se laver; la patrie le demande et la discipline l'exige. Le corps du soldat appartient à l'Etat, et il doit le représenter à l'inspection en parfait état de conservation comme le reste. Le fantassin possède un habit, une capote, une veste, quatre chemises, autant de cols, un caleçon, trois mouchoirs de poche, du blanc, du noir, de la cire à moustaches, une vergette, un tire-balle et un porte-capsules. Son sac est la garde-meuble qui renferme cet équipement fastueux. L'Arabe a sa tente, le marin sa cabine, le Caffre sa hutte, le fantassin de tous les pays civilisés a son sac. Le sac est la commodité, le bureau, l'escarcelle, le cabinet de toilette et l'oreiller du soldat. Ce martyr de l'honneur, cette victime de l'éducation, comme à dit notre ami Alfred Vigny, nous savons de quel prix on paye son grand sacrifice, et que, tout comble et décompte fait, il lui reste un sou de poche pour ses jours de petit verre et de folie. Au camp, le soldat n'est point un homme inutilement orné aux tranches sur le pied de rassemblement; le simple fantassin reçoit dix centimes en sus par jour, le sous-officier en a vingt.

Toutefois, c'est à peine si notre trouper à le temps de

consommer sa liste civile. Les soins de propreté, les appels, les carées intérieures réclament le peu d'instants dont l'exercice, le tir à la cible, les évolutions de ligne et les revues lui laissent la disposition. Le véritable passe-temps du soldat au camp, ce sont les grandes manœuvres et la petite guerre. Il en attend le beau jour, il s'y prépare avec joie, son cœur bat, son imagination s'enflamme, le conscrit surtout éprouve quelque chose des émotions de la première affaire et du premier coup de feu. Il faut voir son ardeur et sa gaieté quand vient l'ordre du quartier général de mettre la petite armée en mouvement et de se porter au point d'attaque. Ces jours-là le soldat se grise... de l'odeur de la poudre. Il est parfois difficile de l'arrêter ; son imagination s'exalte facilement, et si la sollicitude des chefs ne calme l'impétuosité guerrière, plusieurs de ces braves traiteraient leurs concitoyens comme des Prussiens de bon aloi et des Cosaques de Crimée.

On conte à ce sujet qu'à l'époque du camp établi à Compiègne pendant la restauration, et sous le commandement du général de La Rochejaquelein, madame de La Rochejaquelein avait mis son château à la disposition d'une division offensive le jour d'un engagement. Il avait été bien convenu qu'on se bornerait au simulacre d'attaque et de pillage ; mais

telle fut l'ardeur de la lutte, assaillants et défenseurs se montrèrent si acharnés et prirent si bien leurs rôles au sérieux, que le château s'en ressentit et s'en ressent encore. Dernièrement encore, à Metz, plusieurs soldats, prenant au sérieux les répétitions de guerre, blessèrent plusieurs de leurs camarades qui étaient supposés *Pennoni*.

S'il faut en croire les vieilles traditions militaires des camps de plaisance, les petites guerres de l'ancien régime offrirent des exemples de la même ardeur. Lorsqu'en 1759, Louis XV, à propos d'une chasse et d'une grosse bête manquée dans la forêt, ordonna la formation d'un camp et la con-

struction d'une redoute, que les régiments de Bourbonnais et de Gondrin allaient assiéger, et que Royal-Artillerie devait défendre, on publia des bulletins où le prince commandant (un comte d'Eu) était élogié de son courage ; on ajoutait que le regard du roi animait tellement les troupes, qu'elles finirent par y aller *bon jeu bon argent*. Pour faire prendre le change à leur bouillante valeur et la satisfaire en même temps, on avait simulé des meurtres et parodié une boucherie. Le jeu d'une mine intelligente faisait sauter en l'air des jambes et des têtes de bois, et on ramassa sur le champ de bataille une centaine de mannequins et d'autom-

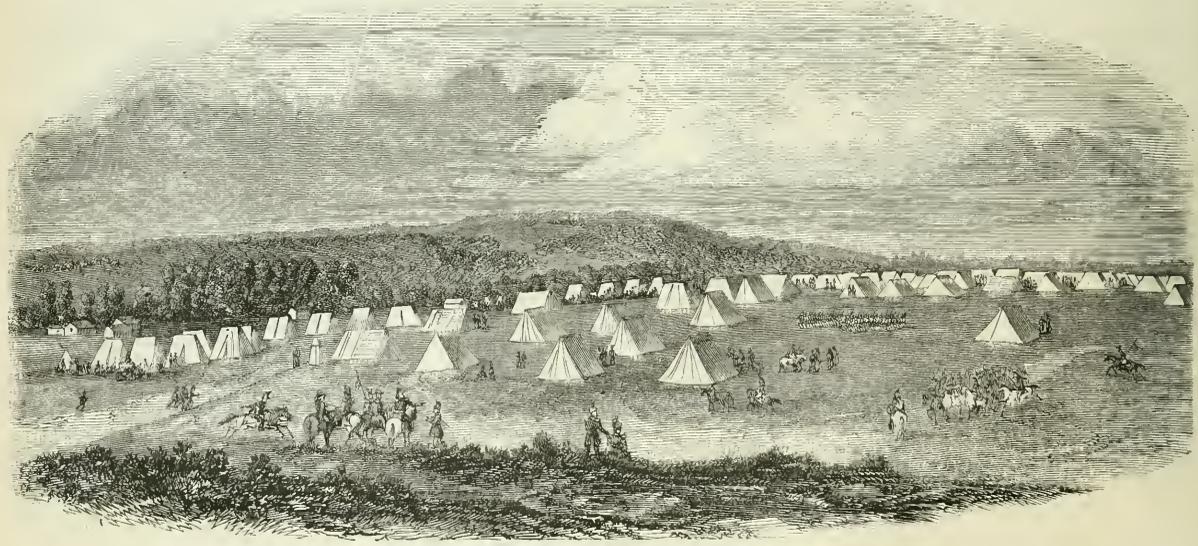
sortirons enfin avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire tambours battants, mèche allumée, drapeaux déployés, le fusil sur le bras, balle en bouche, et huit pièces de canon attelées. Signé : Charles de Bourbon, comte d'Eu. » Faut-il ajouter que sur cette demande d'une capitulation fictive s'engagea un débat très-réel, auquel mit fin l'arbitrage royal. Les assiégés demandaient huit pièces de canon ; le roi n'en accorda que deux. Détail digne de Francini ! On ne pouvait pas toujours jouer à *course le cerf*, et l'on jouait au soldat.

Et pour revenir à notre camp de Compiègne d'aujourd'hui, nous nous en rapportons au *Moniteur* et autres feuilles quotidiennes qui sauront bien vous en transmettre les détails officiels ; ensuite, nous avons pensé qu'au lieu de relire une seconde fois le récit, ce qui constitue une occupation parfaitement monotone, il vous conviendrait mieux, très chers lecteurs, de voir le camp lui-même et de le tenir sous la main, croqué, dessiné, exposé par tous ses bouts et sous toutes ses laces. Vous vous disposez peut-être au voyage ; à quoi bon désormais ? Voici le camp tout entier sous vos yeux, les chefs, les soldats, les hommes, les chevaux ; avec un peu de bonne volonté, vous pourrez entendre les clairons et les fanfares ; ici les baraques, ailleurs les lignes en bataille ; l'éclair lui, le canon tonne, les combattants se heurtent ; assurément, vous n'en verriez pas davantage sur le terrain de ces grands combats, et même vous en verriez un peu moins. Car, qu'est-ce qu'une bataille, même la véritable ? une suite de détonations et un nuage de fumée, au fond duquel les plus heureux et les mieux placés pour bien voir distinguent tantôt un bout de drapeau, ailleurs une épauvette, ailleurs une tête en bas ou des jambes en l'air. Mais, heureusement, vous n'avez ici que la copie exacte du simulacre ; libre à vous de tourner et de retourner le joujou



Camp de Compiègne. — Poste avancé de cavalerie, d'après un dessin de M. Sorieul.

tes. Comme complément à cette plaisanterie exécutée avec armes et bagage, on y ajouta l'enfantillage d'un bulletin de conquête et d'une capitulation dont voici les principaux articles : « Les bourgeois de la place ne seront pas molestés et on les laissera libres dans l'exercice de leur religion ; — les déserteurs ne seront point recherchés ; — les malades et les blessés seront sous la sauvegarde des vainqueurs ; — il sera accordé quatre chariots couverts pour emporter les meubles et autres effets des assiégés sans qu'il soit permis d'y regarder, et l'on fournira quatre carrosses pour plusieurs dames de condition qui se trouvent enfermées dans la place. Nous



Vue du camp de Compiègne. — Camp d'Orléans, d'après un dessin de M. Sorieul.

dans tous les sens, à votre aise et à vos heures, sans déplacement, sans fatigue, et à l'abri de la furie française de nos braves tourlourous.

Autre particularité militaire : un journal, probablement mal informé, déclare que Bou-Maza reçoit du gouvernement français un subside annuel de dix huit mille francs, et qu'il est logé dans un appartement dont la location ne coûte pas moins de quatre mille francs. En outre, un garde municipal le sert comme domestique, un agent de police lui tient lieu de garde du corps, un employé de la guerre est attaché à sa personne comme secrétaire interprète et *cic-*

rone. S'il en est ainsi, le jeune réfugié aurait trouvé, sans coup leir, ce bâton de maréchal que pas un de nos soldats d'Afrique n'a pu encore faire sortir de sa giberne. Pendant que d'une main notre gouvernement domie la pâture aux enfants du désert, il communique les lumières d'Europe à la reine Pomaré. Il vient de lui expédier coup sur coup des orgues de Barbarie et un professeur d'arithmétique, du vin de Champagne et nos arts d'agrément. On a su, par le dernier arrivage des îles Marquises, que Pomaré réclamait de la France l'envoi d'un diplomate qui sût danser. Avis aux cornacs sans emploi. Cette reinette n'estime peut-être pas très-

fort notre politique, mais elle fait le plus grand cas de no re entra.

Pendant que nous nous livrons à ces expéditions, nos voyageurs-naturalistes nous gratifient de quelques envois dangereux et difficiles à apprivoiser. Il ne s'agit pas des deux girafes récemment admises au jardin du Roi et qui s'y acclimatèrent difficilement, mais d'un onagre que l'on dit méchant comme un feu rouge, et qu'on tient au secret pour lui former le caractère et lui apprendre à vivre. Notre grande collection naturelle vient de s'enrichir par la même occasion de quelques crocodiles empaillés dont les gardiens se louent

beaucoup. Dans ce moment on déballe une collection d'ibis et de calachots. Une lionne arrive également de l'Afrique, cette terre des bêtes les plus dramatiques. On sait que l'entrée, au jardin des Plantes, de la compagnie du roi des animaux ne se passe sans un certain cérémonial. Le directeur revêt son frac d'institut avec verdurette, et la remise de la noble étrangère, qui va devenir française, a toujours lieu avec une certaine pompe ; nous ne sommes plus dans ces temps mal appris où le gardien d'une résidence impériale, le colonel D....., gouverneur de Fontainebleau, chargé d'y recevoir le vénérable Pie VII, s'avisait de donner cet étrange récépissé. « Reçu un pape en bon état. »

Il ne faudrait pas croire néanmoins que cette semaine ait été consacrée tout entière aux fêtes du règne animal ; elle a vu aussi quelques cérémonies végétales. La Société d'horticulture a distribué ses récompenses ; c'était un grand concours ouvert entre les fleurs et les fruits, et les légumes eux-mêmes : ont eu leurs lauréats. La foule se presse toujours à cette exhibition où sont étalés les plus beaux produits indigènes ; c'est un mélange de fleurs charmantes et de noms érudits ou d'un vocabulaire trivial. Les magnolias, les pivions, les rhododendrons, les aloès et les cactus confondent leurs tiges et leurs parfums côte à côte de la poire vulgaire et de la mo-

deste pomme de terre. Plus que jamais cette année nous avons pu admirer les merveilles de la greffe et les miracles du semis. Quel éclat, quelle abondance ! On ne savait qu'admirer le plus, la fraîcheur des plantes ou le grain et le velouté des fruits. Nous en avons encore l'eau à la bouche. Combien les ombres des Van-Mons et des Soulange-Bo-

Paris. La population de la capitale, dont le chiffre, selon le dernier recensement, est aujourd'hui de 1,035,897, ne s'élevait en 1841 qu'à 955,261. A la vue de cet accroissement prodigieux pour le court espace de six années, on se demande dans quelle proportion les douze arrondissements y ont pris part. C'est dans les premier, deuxième et huitième arrondissements que l'augmentation a été la plus sensible. Les nouvelles constructions exécutées dans ces quartiers expliquent l'élevation croissante du nombre de leurs habitants. Le troisième arrondissement, plus circonscrit sur trois points, n'a pas étendu que vers le faubourg Poissonnière ; il a gagné seulement 4,879 habitants. Cans le quatrième, qui ne laisse aucune place à des constructions nouvelles, la population s'est accrue à peine d'un vingtième. La douane et les maisons qui s'élèvent aux environs ont placé le cinquième arrondissement dans des conditions plus favorables, ainsi pour les sixième, septième et neuvième, dont la population



Camp de Compegue. — Poste avancé d'infanterie, d'après un dessin de M. Sorieul.

din, ces ardents propagateurs du jardinage doivent se réjouir à la vue de cette magnifique récompense de leurs travaux et de leurs efforts.

Puisque nous voilà redevenus tout à fait sérieux, c'est le cas de donner place ici à un petit renseignement statistique dont la mention revient naturellement à un *Courrier de*

s'est accrue d'un quinzième, d'un dixième, et le dernier d'un huitième. Enfin, il résulte de ce relevé que les trois arrondissements de la rive gauche, de ce côté mort de la capitale, ainsi que le désignent les statisticiens, ont pris une part également fort active à cet accroissement général ; ils se sont accrus depuis 1841 de 25,000 habitants. Pour peu que ce



Camp de Compiègne. — Les dragons mettant pied à terre et s'emparant du village de la Chelles, d'après un dessin de M. Sorieul.

mouvement d'ascension se maintienne dans la même proportion, avant un demi-siècle la population de la capitale se trouvera doublée, et elle n'aura plus rien à envier aux ruches humaines les plus peuplées, à ces cités babyloniennes de la Chine et du Japon.

Bienheureuse semaine, dans laquelle le ciel a voulu join-

dre ses curiosités aux enchantements de la terre : la capitale a eu le spectacle d'une aurore boréale, en attendant l'éclipse dont la représentation aura lieu prochainement.

Quant à la petite chronique, le *Constitutionnel* ressuscite avec son légume habituel l'histoire déjà ancienne de cet Anglais qui, ayant perdu sa femme devant un cabinet de curi-

sités qu'il contemplait trop avidement, s'en alla la réclamer chez le commissaire de police. Cette naïveté rappelle celle de ce directeur de spectacle qui mettait sur son affiche : « Le mari qui aura perdu sa femme dans la foule, pourra la réclamer au bureau des canons. » L'historiette du grand journal revient légitimement au bureau des canards.

La Casdamii.

Voir pages 6, 26 et 38.

IV.

J'aimerais mieux garder
Cent moutons dans un pré,
Qu'une fillette
Dont le cœur a parlé.

Ainsi chante je ne sais quel père ou tuteur d'opéra-comique. Or, cent fillettes, comme celle dont il est ici question, n'auraient pas donné à Lambert la moitié du mal qu'il eût à conduire son prisonnier jusqu'à Cérét. Dans la seule forêt qui est entre la tour de la Messane et Saint-Jean d'Alberes, Pepinodoro faillit trois fois égarer à ses deux acolytes. A l'Ecluse, où la route royale leur offrait, pour le garder, plus de facilités et plus d'assistance, il prit bravement son parti, et leur offrit vingt années s'ils consentaient à le laisser libre. Leur refus l'étonna, — et fut sans offenser la respectable confrérie des habitants vertus, — et le contraignit à user d'une dernière ressource, certainement désespérée.

Profitant d'une halte qui les fit entrer dans une cava fort isolée, et du sommeil auquel s'abandonnait le collègue de Lambert, il sollicita de ce dernier quelques moments d'attention, et lui raconta un assez étrange histoire, dont nos lecteurs auront deviné une partie.

« *Cabylero*, lui dit-il, je vous crois gentilhomme... plus gentilhomme que votre camarade, avec qui, si nous avions été seuls, j'aurais à coup sûr conclu l'affaire des vingt onces... Cela étant, vous comprendrez la nécessité qui me presse de fuir, dissé-je, d'ici à quelque vingt-quatre heures, me remettre en vos mains. C'est ce que je ne manquerai pas de faire, si vous voulez me donner la clef des champs et vous en fier à ma parole... »

Lambert crut d'voir l'interrompre ici, l'assurant qu'il ne devait compter sur rien de semblable.

« Vous me dites cela, *caballero*, parce que vous ignorez ce que je vais vous apprendre. Mais je me tiens pour assuré que vous changerez d'avis après m'avoir entendu... »

« Syyez certain du contraire, s'empressa de répliquer l'honnête Lambert, qu'il eût envie qu'il eût de savoir, dans tous ses détails, l'histoire du bohémien... »

« Surtout, dit-il, répétez-moi si vous êtes gentilhomme, voilà qui n'est pas douteux, et *chehen qui marche, un trouve* (1). Je continue : »

« Cette femme, qui sans doute m'a dénommée, cette femme qui vous a conduits sur ma route, cette femme, *caballero*, fut la mienne. Vous savez comment on nous marie, nous autres Gélés. Nous grandissons père-mère, petits et petites. Un jour, on s'aperçoit qu'il y a deux enfants se regardant d'une certaine façon; que le garçon est toujours du côté où va la jeune fille; qu'elle a peur de lui, et, si quelque danger survient, se met pourtant sous sa protection. C'est bien, disent les parents. Le p-tit force bien; il a de beaux yeux et de bonnes jambes, la langue bien pendue; au besoin, il sait *utilisar a pastebas* (débiter avec les mams); il danse la *romadís*; qu'il joue de la flûte; et il sait tous les *zorcizos* les plus sages, toutes les *gachaplas* les plus gaudes; et il ne m'aura jamais de lâin. La petite est alerte; elle sait enjôer son monde, étranger une vieille sans lui laisser le temps de pousser un cri, maître à l'ombre une lessive que les *pyglas* ont étendue au soleil. Elle sait fabriquer des amulettes et surtout les vendre, jeter des sorts, faire peur aux imbéciles. C'est une ménagère parfaite. Il est temps qu'ils soient *rom* et *romi*. Les amins apportent une douzaine de pieux; on deshabille un ou deux *patillos* pour vêtir le tout de chaume. Les parents donnent la marmitte, le plat de bois, l'escabele; voilà un mariage bâlé.

« J'avais dix-sept ans, elle en avait quatorze. Unit jours après la noce, nous ne possédons plus, à nous deux, que s-toutte pièce blanche. Tout avait passé en tabac; nous étions, en eau de vie pour elle. Un matin, je pris un mouchoir de soie qu'elle avait, et je l'allai vendre. Au retour, quand j'eus vu lui donner ce qui restait de l'argent, elle me lança un marteau à la tête en m'appelant voleur, et en m'assassant ma naissance. Il fallut se battre pour avoir la paix. Le lendemain, toute meurtrie, elle recommença. Ce fut ainsi huit jours durant, et jusqu'à ce que je fus saignée que je lui fis l'épaulé... La mitre ne existe encore, et durera autant que l'épaulé elle-même.

« Ceci n'était rien. Tous les jours on en est réduit à dompler une *romi* comme on dompte une jument sauvage, par la faim, la privation de sommeil et de bons coups bien appliqués. J'en serais venu à bout avec toute autre. La Casdamii, elle, ne s'ap-provoit-elle jamais. C'est pour cela, du reste, qu'on l'appelle ainsi parmi nous; car — vous ne le savez peut-être pas, — LA CASDAMII est, dans notre langue, le nom du scorpion, cet animal méchant et qui ne crant rien. On dit qu'entouré de charbons ardents, il tourne son dard contre lui-même, et se tue avec son propre venin. Si la Casdamii se mordait dans un accès de colère, je vous garantis qu'elle mourrait enragée.

« Vous ne me croiriez peut-être pas si je vous disais par qu'illes horribles méchancetés elle s'attrait mes chatiments. Un jour, c'était une de ses sœurs qu'elle battait jusqu'à la faire évanouir; une autre fois, pour un oui, pour un non, elle donnait du couteau par la tête à quelque *pygllo* qui goguenardait autour d'elle. Je ne savais qu'un soir je revenus de je ne sais quelle foire; on me dit qu'il y avait un coup monté pour piller une ferme isolée près de Gorbassil, et que ma *romi* avait voulu en être, malgré ma défense expresse... Voyez-vous, *caballero*, et ceci suit dit sans fanfaronnade, et je n'ai jamais voulu me mêler de voler

mon prochain... Le sang me monta à la tête quand on me dit cela. Nous étions campés à la tour de Carol; je ne fais qu'une course, tout fatigué que j'étais, jusqu'à la ferme en question. J'arrive enfin. Et que vois-je? Nos gens pillant qu'il s'écurie, qui la cave, qui les arnoites; — puis, dans la chambre à coucher du fermier, un pauvre diable de quatre-vingts ans, presque aveugle, qu'elles avaient garrotté... — La Casdamii et la Tuerta, — celle-ci vieille comme le temple de Salomon, — qui le torturaient pour lui faire avouer où il avait caché son argent... Son argent! il n'avait peut-être pas un *duro*... Ces deux femmes, néanmoins, prenaient plaisir à la prière de leurs *chulis*, et à voir ses ruines de douleur quand elles lui tenaient la main au-dessus de la lampe allumée... Encore n'étaient-elles pas contentes, et la Casdamii, lorsque j'arrivai, disait à l'autre : « Le porc est flambé, tuons-le ! » Elle n'eût pas le temps de plaisanter davantage, et il faut qu'elle ait la vie bien dure pour n'être pas restée sur la place, après le coup de bâton que je lui déchargeai... »

« Que voulez-vous, *caballero*? cela ne pouvait toujours durer. Je tus bon six mois, car nous sommes les maris par excellence. Notre nom, *romi*, l'indique assez (1). Pourtant on ne pouvait vivre sa vie entière à côté d'une endiable drôlesse comme celle-là. Si bien qu'un jour, après l'avoir rossée d'importance, je fis deux parts de nos outils, de nos couvertures de laine, de tout ce qui pouvait se partager en un mot, et je lui dis en lui montrant la route :

« Je vais en France; va à Prades, à Perpignan, à Cérét, en Espagne, à Corah, le pays des Maures, en Egypte, au diable euh, si cela te plaît; et c'est ce dernier endroit qui te convient le mieux; je ne sais plus ton *rom*, tu n'es plus ma *romi*. Tout est fini entre nous... »

« Elle parut surprise : — Ma foi, me dit-elle, j'en serais contente, car tu n'es, après tout, qu'un *lilipudni*. Mais cela ne se peut pas; je vais avoir un enfant... »

« J'étais à bout de patience, *caballero*, et je lui répondis : « Je ne veux ni de ton enfant, ni de toi. Ton enfant serait celui du Scorpion, et non pas celui de Pepinodoro. Je pars, et je le défends de me suivre »

« Elle me suivit pourtant, profitant de ce que je n'osais plus la battre depuis que je la savais enceinte. Mais la nuit viv. J'avais une bonne mule. Je fis semblant de m'endormir; elle s'y trompa. Le lendemain j'avais passé la montagne, et j'arrivai à Vielh, où elle ne sut pas, de quelque temps, que j'étais allé... »

« Je m'emmyais beaucoup dans le pays des *busnés*, et, quand on s'enmme, on fait plus d'une sottise. J'en fis une qui en valait plusieurs. L'homme chez qui je logeais avait une fille de seize ans, blonde de cheveux, douce d'humeur, tout le contraire enfin de la Cas Jam. Je lui forgais des bagues, des colliers de laiton. Elle me voyait moult sur les plus beaux poulains de la ville, qu'on me donnait à dresser. Ces choses-là font beaucoup sur la cervelle des jeunes filles. Vous dire pourquoi et comment celle-ci s'amouracha de moi, chose difficile en vérité! Son père s'en aperçut enfin, lorsqu'il n'était plus plus s'en aperçut. Il voulut me chasser de chez lui, et c'était juste; mais il voulut aussi me chasser de la ville, et pour cela il m'accusa de lui avoir pris quelques *daublons* qui m'avaient dans le fond de son armoire. Aux premiers mots qu'il m'en dit, je m'emportai. Nous nous battîmes. Cet homme était vieux, mais robuste. Il me mit sous ses pieds, et tenait sa hache levée pour me casser la tête. Sa fille, qui s'était jetée à genoux pour le prier de m'épargner, ne consultant alors que son désespoir, lui saisit les jambes et le fit tomber. Le malheur voulut qu'il donnât du front sur le tranchant de sa hache, et se fit une blessure affreuse à voir. Nous le crâmes mort. La peur nous fatigant, je pris dans m's bras la petite à peu près folle. J'attendis à la carriole de son père le meilleur de ses deux *grastis* (chevaux), et fouette cochet! Nous passâmes la frontière avant qu'on n'eût songé à nous poursuivre sur la plainte du bohémien. Car il n'était pas mort, même il vit encore; mais il ne doute pas que sa fille n'ait voulu l'assommer, de concert avec moi, pour lui voler sa carriole et son cheval. Ces *busnés* sont d'une bêtise!... excusez, mon cavalier.

« En France, comme en Espagne, comme partout, il fallait vivre, et pour cela travailler. La Pepita voulut être épousée. Je n'aurais pas dû céder; sang noir et sang blanc vont mal ensemble. D'ailleurs, il fallait prévoir ce qui est arrivé depuis. Mais qu'il vous le sava, ce que les femmes veulent, elles le veulent bien. La Pepita pleurait un jour; le lendemain, elle se moquait de mes scrupules; une autre fois, elle souriait à quelque militaire qui l'avait lognée. Si bien qu'elle fit de moi ce qu'elle voulait : un cabaretier et son mari.

« Pendant quelques mois tout alla bien. Mais un jour que je servais à boire à deux *mal-tiers*, — nous étions établis à Prats de Mollo : — *Arromis!* s'écria l'un d'eux, c'est Pepinodoro! — Je le regardai à mon tour; c'était un Caloré. Nous causâmes une demi-heure, et cette demi-heure-là m'a coûté bien cher. Il me parla de la tribu, de ceux qui étaient morts, des enfants qui avaient grandi, des bonnes pièces jouées aux *pyglas*, et surtout de la contrebande, qui donnait gros. La fête me bouillait, tandis qu'il me racontait ses aventures, ses profits, — des deux, trois *duros* par jour, sans compter les primes, — et des plaisirs de cette vie errante que je regrettais quelquefois. Puis il prit, sans me payer, bien entendu. Je me sentis prêt à pleurer quand je fus resté seul, d'un si méchant baraque. Et, le soir même, je dis à la Pepita que je voulais tout vendre, pour aller courir le monde.

« Dès les premiers mots, voyant mon parti bien pris, elle consentit à tout. Elle s'emmyait aussi, me dit-elle, de n'avoir jamais une robe de soie, jamais de bonbons à croquer, et de voir toujours, de l'autre côté de la rue, le même pain de mur june et lézardé. La contrebande n' lui déplaît pas. Elle fut moins satisfaite quand je parlai d'aller rejoindre les nôtres. Pourtant elle consentit encore : — « Je t'aime

assez, me dit-elle, pour me faire Calée, ou turque, ou juive, s'il le fallait. Mais ne me tueront-ils pas, et ne me feront-ils pas manger de la chair humaine? — Pour ce qui est de te tuer, lui dis-je, ils me tueront avant. Et tu mangeras plus souvent de la volaille que du chrétien. » Deux jours après, nous étions dans les bois de Valceollera, où les nôtres avaient leur résidence d'hiver.

« La Casdamii nous vit arriver la première. Vous croyez peut-être qu'elle eût été des reproches. Rien de rien. Rien qu'un coup d'œil de côté qu'elle jeta sur la Pepita. Simprafé, notre conte, me reçut bien. — Est-ce là la *romi*? me demanda-t-il. — Oui, lui répondis-je. A voir il appela les autres, et leur dit qu'il me permettait de vivre avec l'étrangère, et à l'étrangère de vivre avec moi. Que si quelqu'un le trouvait mauvais, il eût à s'expliquer de suite. Les femmes voulurent se plaindre; mais il leur déclara que les *roms* seuls devaient lui adresser des remontrances. Un vieil *esquilador* (fond ar de chevaux) demanda si les affaires d'Egypte pouvaient être si secrètes avec une *busnée* au milieu de nous. Je répondis que j'en faisais mon affaire, et qu'à la première plainte je me chargerais de rendre justice. — Et moi aussi, ajouta Simprafé. — L'affaire fut ainsi conclue.

« Le soir même, j'allai trouver la Casdamii. « Et note encore? lui dis-je. — Mort! répondit-elle. — Comment cela? — Que l'impurte? — Je remarquai qu'en disant ces mots, sa prunelle se dilatait comme lorsqu'elle allait s'emporter. — Tu l'aurais tué? repris-je, poussé par une sorte d'instinct. — Pourquoi non? Et son œil grandissait encore. Je la quittai sans rien ajouter, car la colère me gagnait aussi. Nos autres femmes ne purent m'apprendre au juste si la Casdamii disait vrai. Elle était accouchée seule, dans un hallier, six semaines avant terme, d'un enfant mort, avant-elle dit. Depuis lors elle était lué, et répétait souvent des choses étranges. Je consultai là dessus une vieille femme de la tribu, qui sur toute chose en savait plus long que les autres. Elle me dit que la Casdamii me haïssait profondément, et que sans doute elle avait tué notre *chai*. « Mieux, ajouta-t-elle, je crois qu'elle lui aura bruyé la tête entre deux pierres. — Qui te fait supposer cela? m'écriai-je, frémissant malgré moi. — C'est, me répondit la vieille, qui en dormant e se le trappe quelquefois la tête du poing, et toujours en chantant le même refrain, celui du lorgeron qui bat l'enclume : »

Bos de gros chababas orchais (1).

« Ce n'était pas là une preuve. Sans cela, j'aurais tué la Casdamii. Mais je me contentai de dire à la Pepita de prendre garde à elle, et aux drogues qu'on pourrait jeter dans nos aliments. Des mois et des mois se passèrent ensuite, sans rien amener de nouveau. Seulement, je surpris un ou deux regards de la Casdamii, qui ne promettaient rien de bon.

« Il y eut aussi, mais bien plus tard, une circonstance qui aurait dû me donner des soupçons. Je l'avais oubliée pourtant, mais depuis ce matin je ne songe plus à autre chose.

« On nous avait appelés comme *judglars* (ménéteurs) à la *festa majoa* de Silligouze. La Pepita fit, ce jour-là, grande toilette. Elle avait sur la tête, et nouée sous le menton, le grand mouchoir de soie à carreaux, comme on le porte dans la Cerdaque. Un corset de velours, une jupe écarlate et des espaldilles à rubans couleur de feu. Avec cela une jambe fine, et le pied leste, et des chaussons, et des danses de toute espèce. Personne comme elle pour les *seguedillas*; et dans les *sauts à deux*, quand je l'enlevais sur la paume de la main, tournant et jouant de l'autre avec l'almaratxa mauresque (2), les spectateurs applaudissaient malgré eux.

« Nous dansions donc, et de tout cœur. La Pepita ne s'avait jamais pour sa jolie; c'était à qui verrait la couleur de ses jarretières lorsqu'elle eût pironneté au bout de mon bras. Au plus beau moment, je ne sais comment cela se fit, je regardai du côté où les nôtres étaient assis. Simprafé, qui avait cessé de racler sa guitare, tenait sur Pepita des yeux ardents, les yeux d'un enfant arrêté qui tombe sur le gibet. La Cas Jam, debout derrière lui et le menton sur son épaule, lui parlait tout bas en nous regardant aussi.

« J'eus alors comme un pressentiment. Mais ce ne fut qu'un éclair. D'ailleurs, comment le soupçonner, lui?... Enfin que vous dirai-je?... Comme un imbécile que j'étais, j'oubliai ce regard et ce chuchotement sinistres. Pour me rassurer mieux, la Casdamii, quelques jours après, m'avertit qu'il y avait des nôtres rôdés autour de Pepita. Il y eut du tapage. Simprafé s'en mêla, et le galant fut chassé de la tribu. Je vois tout, maintenant, et dans quel piège ils me firent tomber.

« J'abrégé, car le temps nous presse. Vous savez l'histoire. Vous savez comment la Casdamii m'a dénommée. Mais vous n'avez pas entendu ce qu'elle m'a dit ce matin, au moment où nous nous quittions... *Caramba!* cette femme ne mourra que de ma main!... Tandis que je suis ici prisonnier, la Pepita reste sans protection. Simprafé veut profiter de l'occasion pour me la prendre. La Casdamii l'y excite et lui en fournit les moyens. Ce soir... entendez-vous, *caballero*?... ce soir même, ils seront seuls, eux trois, dans les bois de Llaturo, loin de notre camp. L'un des nôtres qu'ils ont dispersés; elle les y suivra sans crainte, car elle doit m'y attendre... et pourtant je n'y serai pas... c'est-à-dire, si vous me refusez une journée de liberté pour laquelle je domerais six mois de ma vie. Voyons, maintenant, que décidez-vous? »

Tel fut, en substance, le récit du bohémien. Si Lambert eût ajouté une loi tout à fait absolue, nous n'hésitions pas à déclarer qu'il eût été fortement ébranlé par cet appel fait à sa générosité dans une situation aussi éminemment critique. Par bonheur ou par malheur, il était en garde contre les menées de ces sortes de gens et leur imaginative fertilité

(1) Je vous parle autour de moi les belles filles de feu (*les étincelles*), venant-elles, mais d'abord bienôt, après avoir tourné, virent de leur danse magique.

(2) Barrette de verre blanc, à pied, à panse large, à goulot étroit, garnie de plusieurs bocs, par lesquels les danseurs arabes faisaient pleuvoir des eaux de senteur sur les amibes.

(1) Clupel nos piracla,
Clupel terela.
(Proverbe bohémien.)

(1) *Roms*, les Epoux, nom générique des bohémiens.

en ressources de tout genre. Puis, trait-il m'aimait accepter, d'un *gitano*, la promesse de Régulus? Et ne méritait-il pas vingt fois de perdre sa place, voire sa carrière, si le premier oiseau en fait le dénouement ainsi de ses devoirs? Il n'est-il donc pendant une minute ou deux pour résoudre, non pas ce qu'il avait à faire, mais ce qu'il avait à dire. Si, par grand hasard, le bohémien ne mentait pas, — et certains souvenirs le lui donnaient à penser, — un refus pur et simple pouvait être un peu dur.

Pepindorio serait avec un ardeur extrême les légers indices qui pouvaient trahir la détermination du jeune homme.

« Vous n'imaginez pas, lui dit enfin Lambert, que je puisse vous laisser libre, lui-c'e pour une heure. Vous n'êtes pas mon prisonnier, mais celui de la justice dont je suis le très-humble serviteur, et qui n'a rien à voir dans vos affaires de famille... Je ne me soucie guère, pour ce qui me concerne, d'y mettre le nez... Et pourtant je ne saurais nier que votre position, si elle est telle que vous la dites, mérite un certain intérêt... Parlant de ceci, que je ne puis vous relâcher, et que vous auriez grand besoin de prendre la clef des champs, je crois qu'il faut chercher un moyen terme entre ces deux nécessités incompatibles... Surtout, mieux avis, voici, je crois, ce que je ferai à votre place ».

Le Pepindorio dressa l'oreille et ouvrit de grands yeux. « Nous ne manquons pas de raconteur, d'ici au Boulon, quel qu'un de vos vôtres, ou même quelque paysan de bonne volonté qui se chargerait pour un *duro* d'aller porter à votre domicile cet un message quelconque. Ce Simpratié doit vous connaître, et sait probablement à quoi s'en tenir sur la valeur de vos paroles. Faites-lui dire que la mêlée est évanouie, que vous connaissez ses projets, et que, s'il a le malheur d'y donner suite, ni Dieu ni diable ne vous empêchera, une fois libre, — vous le serez probablement dans quelques semaines, — de lui mettre une balle dans la tête ou six poignées d'acier dans le ventre. Il y a là de quoi le faire réfléchir. Qu'en pensez-vous? »

Le bohémien avait baissé la tête, et sa physionomie déconçue ne témoignait aucune confiance dans le moyen proposé par Lambert. Celui-ci pourtant tenait à son idée, et allait à développer de nouveau quand Pepindorio l'interrompit d'une voix altérée.

« *Pero, señor, es mi padre!* » Puis, se penchant au regard effaré de Lambert, et pensant qu'il n'entendait pas l'espagnol.

« C'est mon père, *caballero*... Ce Simpratié, c'est mon père... »

« A cet argument inattendu, qu'eussiez-vous répliqué, lecteur subtil? Lambert, lui, ne sut rien imaginer, et demeura fort abasourdi.

La suite au prochain numéro.

O. N.

Voyage de M. de Castelnau dans l'Amérique du Sud.

Le Brésil, la Bolivie et le Pérou ont été souvent visités et décrits depuis le commencement de ce siècle. M. de Saint-Hilaire, le prince Maximilien de Wied-Neuwied, Spix et Martius, M. Alcide d'Orbigny, M. de Langsdorf, M. Pentland, M. de Humboldt, Stevenson, M.M. Smith et Maw, et tout récemment encore les docteurs Gardner et Tschudi, ont parcouru certaines contrées de ces trois grands États de l'Amérique du Sud, et publié le récit de leur retour, — excepté à M. de Langsdorf, mort à la fin de son voyage avant d'avoir pu rédiger son journal, — des ouvrages d'une lecture aussi attachante qu'instructive. Toutefois aucun de ces voyageurs si justement renommés, — ni aucun de leurs prédécesseurs, — n'avait traversé à deux reprises différentes l'Amérique du Sud, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, et de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique. Cette gloire était réservée à un de nos compatriotes, M. le comte de Castelnau, qui vient de rentrer en France après une absence de près de cinq années, et qui rédige en ce moment la relation, impatientement attendue, de cette grande exploration scientifique du Brésil, de la Bolivie et du Pérou, dont il a eu le bonheur d'être le chef, et dont les brillants succès assurent à son nom une célébrité impéissable.

Avant son départ pour cette expédition, qui a si vivement attiré l'attention du monde savant durant ces dernières années, M. de Castelnau s'était déjà fait connaître avantageusement comme voyageur. Ses études de droit terminées, il avait été nommé auditeur au conseil d'État. Mais il préférait de beaucoup la géographie et l'histoire naturelle à la législation, et lors, en 1857, le gouvernement français le chargea d'une mission. Il accepta avec autant plus d'empressement, que le pays où il s'agissait d'aller la remplir était plus étendu et moins connu. A son retour des États-Unis, où il avait séjourné près de cinq années, surtout dans les Florides, il publia, en 1842, outre de nombreux mémoires, deux ouvrages qui furent justement remarqués. L'un avait pour titre : *Œuvres et souvenirs de l'Amérique du Nord* ; l'autre était un *Essai sur les terrains siluriens*. A cette époque, le duc d'Orléans, qui prenait un vif intérêt au progrès de la géographie et des sciences naturelles, lui proposa le commandement d'une expédition scientifique projetée depuis longtemps. Bien qu'il dût laisser en France une jeune et charmante femme et un jeune enfant, malgré la longueur présumée de son absence, sans s'inquiéter des dangers de toute espèce auxquels allait inévitablement l'exposer cette expédition, M. de Castelnau s'empressa de remercier le duc d'Orléans de l'honneur qu'il lui avait fait en pensant à lui, et le 30 avril 1845, toutes ses instructions reçues, tous ses préparatifs terminés, il s'embarqua à Brest sur le *Dupetit Thours*.

L'expédition devait avoir un triple but ; elle était tout à la fois politique, commerciale et scientifique. Quant à son

itinéraire, sans être tracé d'une manière positive, il pouvait se résumer ainsi en quelques lignes : traverser deux fois tout l'Amérique du Sud, le Brésil au Pérou et du Pérou au Brésil, et de là à suivre autant que possible la ligne des hauteurs qui séparent le grand bassin septentrional du grand bassin méridional, et à explorer principalement le fleuve des Amazones et ses affluents les moins connus. Ce voyage se divise donc en deux parties complètement distinctes : aller et retour. Dans la première moitié qui va nous occuper, M. de Castelnau se rendit lui-même en ligne directe de Rio-Janeiro à Lima ; mais il fit de nombreuses excursions scientifiques à droite ou à gauche de sa route. Dans la seconde, qui formera l'objet d'un second article, il descendit presque entièrement le fleuve des Amazones jusqu'à son embouchure, en explorant la plupart des grandes rivières qui lui versent leurs eaux.

M. de Castelnau ne pouvait pas songer à entreprendre seul un pareil voyage. Le gouvernement lui adjoignit trois compagnons : M. d'Osery, jeune et savant ingénieur des mines, sorti le premier de l'école polytechnique, et qui dut s'occuper plus spécialement des études métallurgiques ; M. Wedder, le médecin et le botaniste de l'expédition, et M. Deville, jeune employé du Muséum d'histoire naturelle de Paris, chargé de la collection de zoologie. Quant à M. de Castelnau, il était le commandant en chef de l'expédition ; il devait écrire l'histoire, et il se proposait de consacrer à l'astronomie, à la physique du globe et à la géologie tous les instants de loisirs que lui laisserait durant le voyage l'accomplissement de cette double tâche.

Ce fut le 18 octobre 1845, c'est-à-dire quatre mois après son arrivée à Rio-Janeiro, que M. de Castelnau et ses trois compagnons quittèrent la capitale du Brésil pour gagner par terre, à travers des contrées en grande partie sauvages ou inexplorées par des voyageurs européens, la capitale du Pérou. Le gouvernement brésilien, dont ils eurent tant à se louer, ne s'était pas contenté de leur faire un acca il des plus hospitaliers : il leur avait généreusement communiqué tous les documents inédits qu'il possédait, et qui pouvaient leur être utiles. Des ordres avaient été expédiés à tous les gouverneurs des provinces et des villes qu'ils devaient traverser de leur fournir tout ce dont ils auraient besoin. Enfin une escorte de soldats armés plus ou moins considérable, selon les localités, était chargée de les accompagner et de les protéger jusqu'à la frontière.

La partie la plus nouvelle et la plus intéressante de ce premier voyage est, sans contredit, l'exploration de l'Araguay, du Tucumán et du pays compris entre ces deux rivières depuis Goyaz jusqu'à leur jonction. De Rio-Janeiro à Goyaz, M. de Castelnau et ses compagnons avaient recueilli une masse énorme de renseignements et d'observations scientifiques, et la Sierra d'Estrella, aux points de vue si renommés, le pays des diamants, les mines de topaze de Capão, les mines d'or de Vila-Rica, dont la plus riche est exploitée par une compagnie anglaise qui possède de nombreux esclaves, le San Francisco aux rives empestées, les monts Pyrénées qui séparent le bassin du Parana de celui de l'Amazone, et tant d'autres curiosités ou merveilles de la nature qu'il serait trop long d'énumérer, fourniront de curieux chapitres à la relation du voyage. Toutefois, tout le pays traversé par l'expédition avait déjà été l'objet de plus d'une description. De Rio-Janeiro à Goyaz, malgré la grande distance qui sépare ces deux villes, nous ne serions donc qu'un instant pour admirer, dans une forêt de la Sierra Mantiguira, des nids de termites ou fourmis blanches, dont M. de Castelnau a bien voulu détacher pour nous le dessin de l'une des pages de son album.

Les termites ou fourmis blanches des tropiques, qui ont environ 1/4 de pouce de longueur, bâtissent des pyramides de 12 pieds de hauteur en bois pilé et broyé avec une matière visqueuse donnée de la consistance, c'est-à-dire que les monuments sont cinq cents fois plus grands que les architectes. « On trouve des édifices qui puissent être comparés aux palais des rois? s'écrie l'auteur d'une savante dissertation sur *l'architecture des insectes* (!) ; ou sont les obélisques cinq fois plus hauts que les pyramides? »

« Les termites se rapprochent un peu de nous fournis quant à la forme et quant aux mœurs, mais ils n'appartiennent cependant pas au même ordre d'insectes, ajoute le même écrivain. Ils savent, en creusant un arbre, lui enlever toute sa sève, le cribler de trous et d'excavations qui le détruisent, mais sans lui arracher son écorce. Quand cette ruine a consommé la mort de l'arbre et qu'il est prêt à tomber en pièces, ils le doublent, pour ainsi dire, d'une argile tenace et solide au moyen de laquelle ils soutiennent l'écorce et lui conservent une apparence de vigueur... Destruiteurs de la plupart des matières animales ou végétales, les termites s'offrent, aux habitants des tropiques, qu'une seule compensation ; on en fait d'excellentes litières dont le goût ressemble à celui d'une pâte d'arrache de terre et de persil. »

Les que le printemps commence, on voit les ouvriers ou larves errer à la surface du sol, et chercher les termites qui ont pu survivre aux rigueurs de l'hiver. A peine ont-elles découvert un nid et une femelle qu'elles ébèvent autour d'eux des murailles d'argile ; si s'rount désormais leur roi et leur reine, les ouvriers et les maîtres de la communauté naissante, et chargés par conséquent du soin de propager l'espèce. Leur appartement, placé au centre et à la surface du sol, a la forme d'un four ; on l'agrandit à mesure que la reine acquiert de l'embonpoint avec les années, et il a de six à huit pouces de longueur lorsque la reine a atteint son plus grand développement possible ; mais les issues en sont si étroites, qu'il lui est impossible, ainsi qu'au roi, d'en sortir. Ils y sont prisonniers dans toute l'étendue du terme. Les ouvriers peuvent seuls se frayer un passage à travers les avenues resserrées de la cité. Tout autour de la chambre

royale sont pratiquées des chambres irrégulières destinées à contenir les œufs, et dans les plus vastes n'ont qu'un demi-pouce de diamètre. A mesure que la population augmente, elle construit de nouvelles chambres et des nouveaux magasins, qui communiquent entre eux par des galeries, et forment une espèce de labyrinth compliqué. Ces logements et ses magasins atteignent à peu près les deux tiers de la hauteur du nid. Les œufs, dispersés dans les plus petites chambres, se changent, lors qu'ils éclosent, en termites d'une blancheur éclatante. Les magasins sont remplis non-seulement des débris de bois et des végétaux, mais surtout des gommes, de la résine, et d'une infinité de matières visqueuses qui servent aux bâtiments en construction. Entre le sommet ou la pointe du cône et les étages supérieurs reste toujours un grand espace vide qui à l'aspect d'une nef de cathédrale gothique. La muraille extérieure de ces nids de termites est tellement épaisse et tellement soignée, que les taureaux sauvages les escaladent sans les enfoncer. Nous d'passerions de beaucoup les limites qui nous sont imposées, si nous essayions de donner ici le plan complet de ces galeries souterraines, de ces corridors, de ces escaliers, de ces rues qui serpentent au loin et vont quelquefois aboutir à plus d'une lieue de la cité. Les termites ont de plus construit si bien calculée, leurs sinuosités disposées par ces ouvriers ingénieurs de manière à leur offrir tantôt des abris contre la chaleur, tantôt des ressources contre l'humidité ; de larges excavations consacrées à l'établissement des eaux, qui détruiraient la ville si elles y séjournaient ; des escaliers elliptiques pratiqués pour faciliter le passage des ouvriers le long des murs pyramidaux ; des pilastres d'attente, toujours prêts à recevoir les voûtes nouvelles qu'exigent l'agrandissement du territoire et l'accroissement de la population ; tous ces détails singuliers demanderaient un volume, et ne pourraient être bien compris s'ils n'étaient accompagnés de figures explicatives.

A Goyaz, M. de Castelnau avait appris que la rivière d'Araguay était restée complètement inexplorée, même par les gens du pays, depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis que les sauvages avaient massacré tous les membres de la dernière expédition portugaise. Malgré les péris un peu effrayants d'une pareille navigation, il résolut de s'embarquer sur ce fleuve et de le descendre jusqu'à sa jonction avec le Tucumán. En conséquence, ayant pris à son service une cinquantaine d'hommes robustes et aussi résolus que peuvent l'être des Brésiliens, il se rendit par terre à Salinas, le dernier poste portugais établi sur l'Araguay et situé à l'embouchure de l'Araguay et du Crux. Dans ce trajet, il traversa le village de Crux, formé d'Indiens Chavants, qui, ayant embrassé le christianisme, sont devenus les ennemis mortels de la majorité idolâtre de leur nation. Arrivé à Salinas, il n'y trouva rien de ce qui lui était indispensable ; il lui fallut perdre un temps précieux à faire construire des canots et à se procurer des provisions. Enfin, ses préparatifs terminés, il put s'embarquer. Tous les hommes du village de Salinas s'étaient d'abord offerts à le suivre ; mais plus le jour du départ approchait et plus ils sentaient s'accroître leur crainte des sauvages. Si un missionnaire n'avait pas banni les canots, ils n'auraient jamais eu le courage de s'aventurer sur le fleuve. Le commandement en chef de la petite escadre fut confié à un vieux nègre nommé Ricardo, le seul d'entre eux qui eût déjà descendu l'Araguay jusqu'à la pointe méridionale de l'île Bananal au Santa-Ania.

De Salinas à l'île Bananal, l'Araguay offre une navigation facile. Il a en certains endroits une lieue de largeur ; et même quand ses rives se resserrent, aucun obstacle n'en traverse son cours. On n'aperçut ni habitations ni indiens, et après deux jours sillonné par zépher l'échoué méridionale de l'île Bananal, la plus grande île de toute étole qui soit formée par les deux bras d'un fleuve. Parvenu à ce point, M. de Castelnau prit le parti de descendre le bras droit, qui, étant beaucoup direct, serait suivi de préférence par les expéditions commerciales ; d'ailleurs, les rives du bras gauche, peuplées d'un nombre plus considérable d'Indiens, offraient de plus grands dangers. Jusqu'à l'autre extrémité de l'île, la navigation ne présenta pas de difficultés sérieuses, et on ne rencontra on ne vit aucun Indien. M. de Castelnau et ses compagnons purent donc admirer tout à leur aise les magnifiques paysages qui se déroulaient continuellement sous leurs yeux surpris et charmés. Ce qui les étonna plus encore que la richesse indescriptible de la végétation, c'était le nombre fabuleux des oiseaux de toute espèce et de toutes couleurs qui couvraient les arbres. Il y en avait souvent plus que de feuilles ; aussi en firent-ils une belle collection exposée en ce moment dans la grande serre du jardin des Plantes, avec beaucoup d'autres curiosités naturelles qu'ils ont rapportées non-seulement du Brésil, mais de la Bolivie et du Pérou. Heureusement pour eux, le Brésil n'était aussi bien haïné que les bords. Parmi les nombreux poissons qu'ils y pêchèrent, il y en est un qui mérite une mention particulière, c'est le pirarou dont on trouvera dans cet article une copie d'un portrait dessiné d'après nature. M. de Castelnau fait le plus grand éloge de cet animal, aussi bon à manger qu'il est agréable à voir. Ses écailles sont vertes et rouges. Il pourrait, à ce qu'il paraît, remplacer avantageusement la morue dans certaines circonstances. Il pèse de trois à quatre cents livres et il donne de cent à cent cinquante livres de chair. C'est le plus grand des poissons d'eau douce connus ; mais, s'il n'a pas été calomnie, il en serait aussi le plus méchant. On l'accuse d'être tellement vorace, qu'il aurait, à en croire ses détracteurs, l'inflame de dévorer sans aucun scrupule ses propres enfants.

Plus M. de Castelnau s'avancit sur l'Araguay, plus il était étonné de ne voir aucun de ces Indiens qu'on lui avait décrit comme étant si nombreux et si redoutables, et plus il prenait de précautions pour ne pas exposer la vie de ses compagnons et de ses hommes, et se défendre en cas d'attaque. Arrivé à l'autre extrémité septentrionale de l'île Bananal, il disposa ses soixante hommes dans les quatre embarcations qui requièrent l'ordre de naviguer de concert, les grandes en

(1) *Revue Britannique*, janvier 1855. Smeathman a écrit l'histoire de ces insectes dans les *Transactions philosophiques*.

dehors ; il les arma de sabres, de fusils, de piques, de pistolets ; et leur distribua des cartouches. Le plomb manquant, il

caout tourna brusquement sur lui-même comme sur un pivot, et vint passer à quelques centimètres seulement du canon échoué, qui, un instant après, flottait de nouveau sans avarie grave au pied de la cascade sur les eaux du fleuve. La quatrième embarcation fut moins heureuse : elle chavira, mais personne ne périt.

nets sont des espèces de mannequins recouverts de plumes de haras qui leur cachent, ainsi qu'on peut le voir, toute la



M. le comte de Castelnau.

Le lendemain, au point du jour, on signala une pirogue à l'avant. Cette pirogue était montée par des Indiens qui luyaient en faisant force de rames. M. Weddell, montant l'embarcation la plus légère, fut chargé de les poursuivre. Pendant longtemps, en dépit des efforts de ses rameurs, il ne put que conserver la même distance ; mais, arrivé à un rapide que les Indiens avaient tourné, il y lança résolument son canot, et, par une manœuvre aussi heureuse qu'habile, il vint les arrêter au passage. Comme ils faisaient mine de vouloir se défendre, il prit son fusil et les coucha en joue, en donnant l'ordre à ses hommes de l'imiter. A la vue de ces armes menaçantes dirigées sur eux, ils se jetèrent à genoux et agitèrent au-dessus de leurs têtes des bananes et d'autres fruits. C'étaient des Chambias. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'un simple morceau de ficelle, et ils se servent de ce bizarre costume d'une façon si étrange que la plume se refuse absolument à décrire ce que le crayon n'oserait jamais montrer. Avertis de l'arrivée prochaine de l'expédition, les chefs de leur nation les avaient envoyés en éclaireurs à sa rencontre, et ils s'étaient avancés prudemment jusqu'à deux journées de leur village. Sans la présence d'esprit et le courage de M. Weddell, ils parvenaient à s'échapper. Du reste, M. de Castelnau les renvoya après les avoir interrogés et leur avoir fait quelques présents.

Nous renaçons à décrire avec détail l'arrivée de la petite flottille au village des Chambias, les inquiétudes de M. de Castelnau et de ses compagnons en voyant, selon leurs expressions pittoresques, les deux rives du fleuve rouges d'Indiens armés et peints de la tête aux pieds, les mesures énergiques et prudentes qu'ils se virent obligés de prendre pour se débarrasser sans effusion de sang de visiteurs trop nombreux, trop incommodes et trop menaçants ; bornons-nous à constater que la paix ne fut pas troublée, et que ces Chambias se montrèrent beaucoup plus accommodants qu'ils n'en avaient l'air. Leur curiosité était d'ailleurs fort légitime ; c'était la première fois qu'ils voyaient des hommes blancs. Ils manifestèrent une violente passion pour les miroirs, dans lesquels ils se regardaient en se faisant mille grimaces. Mais de tous les objets inconnus que leur apportaient ces représentants de la civilisation européenne, celui qu'ils préfé-



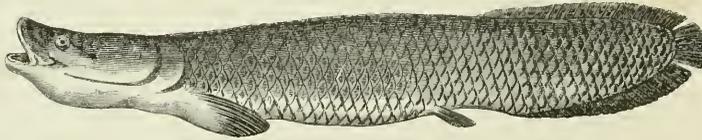
Voyage dans l'Amérique du Sud. — Katama.

fit retirer les balles qui étaient attachées aux filets pour s'en procurer, et, toute vérification terminée, il constata, à son grand contentement, qu'ils avaient six mille coups de fusil à tirer. Mais, tandis que les périls si bien prévus semblaient fuir en quelque sorte devant lui, il faillit périr victime d'un accident auquel il n'avait nullement songé. Au delà de l'extrémité septentrionale de l'île Baunanal, l'Araguay se resserre et forme plusieurs cascades, ou rapides, assez dangereuses à franchir, surtout pour des hommes qui n'ont jamais navigué sur cette rivière. M. de Castelnau, qui donnait toujours l'exemple, s'était engagé le premier dans un de ces rapides. Il y resta comme accroché. Les matelots faisaient, ainsi que lui, des efforts inutiles pour le remettre à flot, lorsqu'ils aperçurent la seconde embarcation commandée par M. d'Osery, qui, n'ayant pu être retenue à temps, descendait sur eux avec la rapidité d'une flèche. Siles deux barques se heurtaient, les trente personnes qui les montaient périssaient dans le fleuve, sans qu'il fut même possible d'essayer de les secourir. Il y eut alors un de ces moments d'angoisse qu'on comprend, mais que l'on ne décrit pas. Le canot qui descendait se dirigeait en ligne droite sur celui qui était échoué ; il semblait impossible, tant le passage était étroit, tant le courant était rapide, qu'il ne le brisât pas en morceaux en se fracassant avec lui dans l'abîme. Déjà il le touchait presque, déjà

rent fut le tambour. Au plus léger roulement ils accouraient en masse, et, se prenant par le bras, ils gambadaient comme

partie supérieure du corps. Ils passent pour sacrés, car on les conserve soigneusement dans un temple formé de feuilles de palmier, et devant lequel veille incessamment une sentinelle armée. Si une femme a le malheur de les apercevoir, elle est immédiatement mise à mort. Un des chefs consentit à en vendre un à M. de Castelnau en échange d'armes qui excitaient vivement sa convoitise ; mais il ne le livra que la nuit, avec les plus grandes précautions. Au dernier village des Chambias, M. de Castelnau trouva quatre chrétiens, un nègre et trois Brésiliens, qui y étaient détenus depuis deux ans environ. Sur leur demande, ils les ramena avec lui à Goyaz.

L'expédition était parvenue sans accident au fort San-Juan-das-Duas-Barras, élevé à la jonction de l'Araguay et du Tocantim. Mais la remontée du Tocantim ne devait guère ressembler à la descente de l'Araguay. Les cinquante hommes qui gardaient le fort San-Juan-das-Duas-Barras étaient à demi-morts de faim. Depuis plus d'un mois, ils ne se nourrissaient que de crocodiles. Loin de fournir des provisions à l'expédition, ils lui en demandèrent. Il n'y avait plus ni gibier, ni poisson : les Indiens Chavantes et Cherentes, qui infestent ce pays, avaient tout détruit. Les vivres emportés de Salinas ne tardèrent pas à s'épuiser, et bientôt la faim se fit sentir. Plus les rumeurs perdaient leurs forces, plus le fleuve devenait rapide. A chaque instant un homme tombait évanoui, faute d'aliments. Un jour, on prit une énorme tortue ; mais, si grosse qu'elle fut, on la dévora tout entière en un repas. Un autre jour, une barque qui descendait consentit à vendre quelques livres de viande desséchée ; mais cette ressource ne dura pas longtemps, et les rameurs, de plus en



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Pirarucu (*Iastis gigas*), poisson de la rivière d'Araguay.

LE BRE TAN
M. de Castelnau échangeait avec M. d'Osery un dernier regard d'adieu, quand le pilote du canot descendant imprima au gouvernail un mouvement si violent et si habile, que ce

des insensés. Soit reconnaissance, soit orgueil, ils donnèrent à leurs hôtes une représentation extraordinaire de leur célèbre danse des bonnets que représente notre gravure. Ces bon-



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Nids de termites ou fourmis blanches, sur la route de la Mantiguira (Brésil).

plus affamés, s'insurgèrent. Il fallut, pour les faire rentrer dans le devoir, les menacer de les abandonner aux terribles Chavantes, qui suivaient l'expédition en l'épiau. Quelques jours de plus, et tous les membres de l'expédition, hors d'état d'avancer et de se défendre, eussent été infailliblement pris et dévorés par les Chavantes. Enfin, quand ils étaient réduits à la dernière extrémité, ils arrivèrent chez une tribu d'Apiragés, Indiens qui ne sont pas anthropophages, et qui cultivent le manioc et le bananier. Ce fut là que M. de Castelnau acheta, moyennant un fusil, un jeune Indien nommé Katama, qui l'a suivi dans tout son voyage, et qu'il a ramené avec lui en France. Katama a aujourd'hui près de dix ans. Son père l'avait vendu à son oncle pour le punir d'avoir tué une poule. Nous ne dirons rien de sa figure, puisque nous publions son portrait. Il a un caractère fort doux et une intelligence remarquable à certains égards. Il parle assez couramment le français, le portugais et l'espagnol. Il serait à désirer que M. le ministre de l'instruction publique lui fit donner, aux frais de l'État, une éducation complète.

M. de Castelnau avait retrouvé au poste de Porto impérial les mules qu'il y avait envoyées de Goyaz et il revint à Goyaz par terre en traversant la contrée habitée par les Caloueros. Si ces féroces anthropophages n'osent pas l'attaquer ouvertement, ils le suivent pas à pas, sans l'espoir de la surprendre en détail. Heureusement cet espoir fut trompé. Toutefois, les ruines encore récentes de magnifiques plantations que M. de Castelnau rencontrait de distance en distance lui prouvèrent qu'ils se consolaient aisément de cette déception. Tel est, presque partout, la situation de l'Amérique du Sud. La race indienne, de plus en plus nombruse et de plus en plus forte, repousse incessamment vers la mer la race portugaise et la race espagnole. Il y a, il est vrai, une garnison de huit cents hommes à Goyaz, mais ces vaillants soldats ne sont occupés qu'à escorter les processions dans l'intérieur de la ville.

Il nous faudrait, on le comprend sans peine, les trois volumes que M. de Castelnau consacra à sa première traversée de l'Amérique du Sud pour raconter tous les incidents curieux et toutes les découvertes intéressantes de cette partie de son voyage. Or, c'est à peine s'il nous reste la place suffisante à la nomenclature toute sèche des principaux pays qu'il a visités. De Goyaz, M. de Castelnau s'était rendu à Cuyaba; de Cuyaba, il alla d'abord explorer le district des diamants, et reconnaître les sources du Paraguay et de l'Arinos; puis, s'étant embarqué sur la rivière du Cuyaba, il descendit par le San-Lorenzo et le Paraguay jusqu'à un fort Bourbon, par où il comptait pénétrer dans le Paraguay; mais la permission qu'il avait demandée de visiter cet Etat, fermé depuis si

longtemps aux étrangers, lui fut refusée, et il dut remonter le fleuve qu'il venait de descendre. Dans un de ses rapports

plades indiennes fort peu connues, les Guanos, les Guaycurus, et les Guatos, et d'explorer les grands lacs d'Uberava et de Gaiva, ainsi que la région des Xarayes, qui n'avait pas encore été visitée par des Européens. Les Guatos surtout excitèrent son intérêt: « Vivant toujours dans leurs progones longues et étroites, dit-il dans son rapport, leur seule occupation est la pêche et la chasse du jaguar; ils vont nus, à l'exception d'une pièce de toile dont ils se ceignent les reins; leurs cheveux sont relevés et attachés sur le sommet de leur tête, et ils portent à leurs oreilles des bouquets de plumes de perroquet ou de la belle spatule rose. Chaque Guato a de trois à douze femmes, et comme ils sont d'un naturel très-jaloux, ils vivent toujours par familles séparées et ne se réunissent qu'une fois par an, pendant trois jours, dans un lieu déterminé l'année précédente par les chefs... De grands yeux bien ouverts avec de longs cils, un nez aquilin et admirablement bien fait, une longue barbe noire, et leurs jambes d'une manière peu académique. » Autant les Guatos sont craintifs et doux, autant les Guaycurus sont hardis et féroces. Un vieux chef raconta à M. de Castelnau la légende suivante: « Lorsque le Grand Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage: le Guaycuru seul fut oublié cause de sa perversité: celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande Pampa pour y chercher le Créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie), qui lui dit: « Ton lot est de tuer et de voler! » Le Guaycuru, en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

au ministre de l'instruction publique, il cite plusieurs exemples curieux de l'ignorance des habitants du fort Bour-

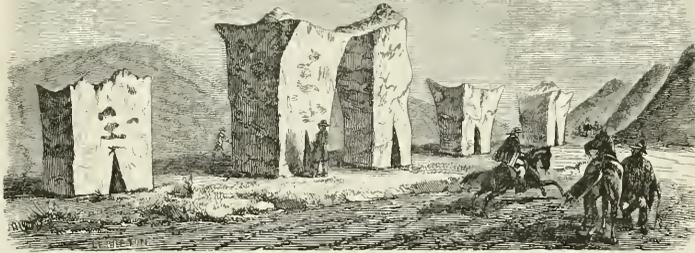
feraient une des plus belles races d'hommes si leur habitude d'être constamment accroupis dans un canot n'avait arqué

leurs jambes d'une manière peu académique. » Autant les Guatos sont craintifs et doux, autant les Guaycurus sont hardis et féroces. Un vieux chef raconta à M. de Castelnau la légende suivante: « Lorsque le Grand Etre fit toutes choses, il donna à chaque peuple un apanage: le Guaycuru seul fut oublié cause de sa perversité: celui-ci, voyant l'abandon dans lequel on le laissait, parcourut à cheval la grande Pampa pour y chercher le Créateur et lui porter ses plaintes, mais il ne rencontra que le caracara (oiseau de proie), qui lui dit: « Ton lot est de tuer et de voler! » Le Guaycuru, en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

bon: un d'eux lui demanda un jour si la France n'était pas située vers les sources du Paraguay, et si le roi de France

profitait de la leçon, ramassa une pierre et en tua le caracara. Depuis il a toujours suivi son conseil. »

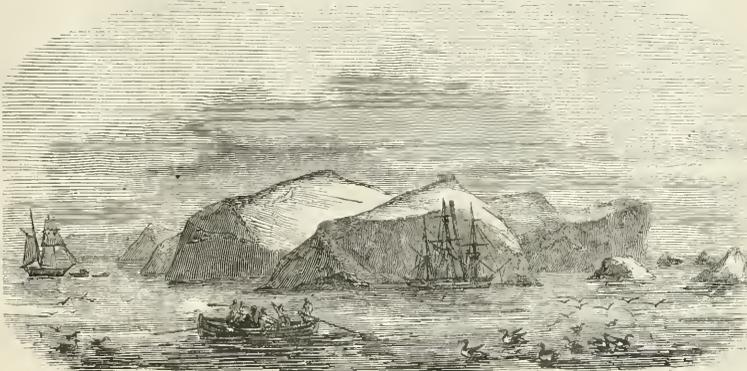
M. de Castelnau avait remonté le Paraguay jusqu'à Villamaria. En reprenant sa route, il gagna Matto-Grosso, quitta le Brésil et son escorte à Castelbasco, entra dans la Bolivie, visita successivement plusieurs missions jadis célèbres, avant d'arriver à Santa-Cruz de la Sierra, ville peuplée presque entièrement de femmes, la majeure partie des hommes ayant été tués dans les guerres civiles; puis il passa les Andes, et, à part deux ou trois petites excursions de peu d'importance, il se rendit à Lima aussi directement que possible en traversant les villes de Clurquisea, Potosi, Oruro, la Paz, Arequipa et Islay, petit port de l'océan Pacifique, où il s'embarqua. Il arriva dans la capitale du Pérou environ trois ans après avoir quitté la capitale du Brésil. Il avait fait près de quatre mille lieues. Une masse énorme de renseignements nouveaux sur la géographie et l'état politique, moral, intellectuel et économique des vastes contrées de l'Amérique du Sud, qui forment aujourd'hui le Brésil, la Bolivie et le Pérou; des ob-



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Monuments antiques élevés par les Incas, à Ancacato, dans les Andes (Bolivie).



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Danse des Bonnets chez les Chamboas (Brésil).



Voyage dans l'Amérique du Sud. — Les îles de Chincha ou du Guano (Pérou).

qu'il avait demandée de visiter cet Etat, fermé depuis si

n'était pas aussi empereur de la Chine. Ce fut dans cette excursion qu'il eut l'occasion d'observer de près plusieurs pen-

économique des vastes contrées de l'Amérique du Sud, qui forment aujourd'hui le Brésil, la Bolivie et le Pérou; des ob-

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Fabrication du cachemire français.

Nous reproduisons dans notre Revue une notice biographique, qu'il défend avec tant de zèle depuis plus de deux ans. Il y a longtemps déjà qu'on se plaint de la falsification qu'une concurrence effrénée et déloyale introduit dans les produits de toute nature de l'industrie nationale; il y a longtemps qu'on dit que c'est là une des plaies les plus vives du travail et du commerce en France; mais jusqu'ici on s'était à peu près borné à des plaintes, à des récriminations vives parfois, mais au fond sans efficacité. Les fraudeurs de tout genre laissent crier et font leurs affaires sans bruit, trompant tout à leur aise le public. Cette année, ces plaintes, ces doléances, grâce à la fermeté inébranlable d'un homme d'énergie, se sont traduites en une démonstration éclatante, qui restera certainement comme l'un des faits les plus importants de notre bi-troisième commerciale.

Parmi les falsifications sans nombre qui atteignent nos produits, les tissus n'avaient pas été épargnés. La fraude s'exerçait avec au lace sur cette partie de la production nationale, et notamment les châles livrés au public sous le titre magnifique de châles cachemires étaient un des exemples les plus éclatants de la hardiesse des contrefacteurs. Sous ce nom de cachemire, en réalité, les marchands de nouveautés encombraient les magasins de châles, indigne mélange de laine et de bourre de soie, qu'ils vendent en réalité fort cher au public, tout en paraissant, sous le couvert d'une étiquette mensongère, les lui livrer à un extrême bon marché.

Par ces manœuvres misérables, une des industries les plus remarquables, les plus supérieures de la France, allait en s'affaissant, en se perdant dans les spéculations de bas étage. Un industriel distingué, dont les travaux ont obtenu d'honorables récompenses, M. Biétry, dont la vie s'est passée dans la fabrication loyale et éminente du véritable châle cachemire, s'indigna de voir ainsi déprécier et abaisser par la

fraude une industrie à laquelle, par tant de titres honorables, il portait un vif intérêt; il enlana donc, et on peut aujourd'hui ajouter, conduit à bonne fin une lutte courageuse pour rendre toute sa sincérité et même tendresse son écat à cette belle fabrication.

Procès aux contrefacteurs, aux falsificateurs, saisie des marchandises falsifiées, polémique ardente et persistante dans les journaux, aucune démarche ni loi coita pour déjouer hautement la fraude, et il a réussi. D'abord, un premier bruit de ce débat, on s'étonna, on sourit; M. Biétry ne se découragea pas; il poursuivit sa tâche; il démontra, pièce en main, que le public était incessamment victime de spéculations plus avides que loyales, et comme en définitive le public sait reconnaître qui défend ses intérêts, il donna raison à M. Biétry. Des lors on prit fort sérieusement, comme il convenait de le faire, cette discussion fort sérieuse, dans laquelle se trouvait, contre tous ces improvisateurs de denrées de pacotille qui surgissent dans chaque quartier, un homme seul, il est vrai, mais fort de sa conviction, soutenu par une argumentation qu'il appuyait des raisons et des preuves les plus décisives. La cause du travail national, d'une industrie vivace, et qui démentait cependant sous les efforts de la fraude, triompha. Cet argument irrésistible que répétait incessamment M. Biétry: Signez vos produits, donnez-leur la marque de fabrique, et alors établiez vos prix comme vous le jugez convenable, resta sans réplique, et actuellement on vit partout disparaître les cachemires de laine et bourre de soie au rabais, les châles soi-disant bon marché. Les acheteurs, désormais bien avertis, ne veulent plus ces bas marchés ruinés.

M. Biétry avait accompli une partie de sa tâche en dénonçant la fraude, en proclamant l'obligation absolue de la marque de fabrique; il lui en restait une autre, c'était de prouver que la pratique du principe de sincérité, de loyauté qu'il défendait, était parfaitement compatible avec la spéculation commerciale; c'était d'apprendre au public ce que c'est que le véritable bon marché, en lui soumettant des produits de

qualité supérieure et en les lui livrant à leur valeur exacte, sans baisse trompeuse, sans évaluation excessive. Il a atteint ce but par l'établissement, rue Richelieu, 102, d'une maison de détail où se trouve réuni le plus magnifique assortiment de tissus cachemires, écharpes, broderies et autres d'un goût excellent, d'une qualité incontestable. Jamais plus remarquable ensemble de tissus, riches à la fois par la solidité et la souplesse de la trame, par l'éclat des couleurs, les choix exquis des dessins et des nuances, n'a été offert à des conditions plus sines, plus loyales. Là, la marque de fabrique, jointe à chaque article, offre à l'acheteur toutes garanties désirables, en même temps qu'elle l'assure de ne pas être trompé sur la valeur réelle de ses achats.

Aussi peut-on dire que le châle cachemire français, qui, pour le plus grand nombre, était une illusion, soit par l'évaluation du prix, soit par la fraude sur le produit, est devenu une vérité.

M. Biétry, qui, dans cette lutte difficile, a fait œuvre de dévouement plutôt qu'œuvre de commerce, ne s'arrête pas dans ses efforts pour la régénération d'une industrie qui est une de celles où la France excelle. Après l'avoir défendue contre la falsification, il s'applique à la protéger contre la concurrence extérieure; et dans ce moment il vient de réunir les filateurs et fabricants de châles cachemires pour la cause commune. Ils ont formé un comité central, dont M. Biétry, à qui cette récompense était bien due, a été élu président, afin de poursuivre l'établissement d'un droit sur les cachemires étrangers.

Quand on songe que l'industrie de la filature et des châles cachemires, avant qu'elle ne fût compromise par la fraude et la concurrence déloyale, ces deux dissolvants de tant d'autres de nos industries, employait dix mille ouvriers, sans compter le grand nombre employé aux diverses industries qui s'y rattachent, on ne peut que vivement désirer que la révolution commerciale, opérée avec tant d'énergie par M. Biétry, se complète par un dernier triomphe.

Ecole préparatoire à la marine.

Le gouvernement vient d'augmenter cette année le chiffre de promotion des élèves à l'Ecole navale. En même temps que ce fait témoigne de la nécessité, pour l'armée de mer, de se recruter, à l'avenir, d'un plus grand nombre d'officiers instruits, il répond aussi aux vœux des familles, change pour plus nombreux, qui obissent pour leurs enfants la carrière de la marine.

Les bacheliers qui destinent leurs fils à cette carrière honorable ne sauraient oublier qu'on n'est admis que jusqu'à seize ans à l'Ecole navale, et qu'il importe dès lors que des études spécialement spéciales, convergent toutes vers un but unique, l'admission à l'Ecole.

Sous le rapport de ces études spéciales qui réalisent une double économie de temps et d'argent, l'Ecole préparatoire à la Marine, rue Neuve-Saint-Genève, n° 9 et 11, à Paris, fondée et dirigée par M. Loriot, sous le patronage de la princesse de Joinville, ne laisse rien à désirer. De nombreux succès ont eu cours l'excellence de l'enseignement suivi dans cet établissement et auquel les plus habiles professeurs viennent d'ailleurs concourir. L'Ecole navale a reçu de plus de 1856 cent vingt-neuf élèves sortis de l'Ecole préparatoire de la marine et, cette année même, sur vingt-deux élèves qui ont subi toutes les épreuves de concours, treize d'entre eux, MM. Auzé-Dufressé, Brunet, Salves, Frasso, Loriot, Bacamp, de Bard, Quémin, Aiguier, et de Frey, Beaufray, Vial et Salmon, ont été admis à l'Ecole navale. Sur ce nombre, neuf élèves se trouvent compris dans la première moitié de la promotion.

L'Ecole préparatoire à la marine ne se recommande pas seulement aux familles par la supériorité

rité des études et les succès constants qu'elle obtient à chaque concours annuel, mais elle répond encore à leur juste sollicitude par le caractère de moralité dont l'éducation des élèves est fortement empreinte.

Chemisier.

LONGUEVILLE, rue Richelieu, 40, près le Théâtre-Français. Parmi les faiseurs et plus habiles que la mode a pris et maintiendra longtemps sous son patronage, nous n'hésitons pas à choisir la maison Longueville pour représenter cette spécialité dans notre Revue. Sans fatigues M. Longueville d'avoir si longuement que le chemise peut revêtir toutes les conditions d'élégance et de distinction sans affecter de luxe de broderies et de façons inutilités que le moyen seul prend trop souvent plaisir à imiter. La simplicité s'unissant à une coupe confortable et distinguée, c'est là ce que les gens du monde se font demander généralement et ce qu'ils recherchent toujours dans ce magasin. La clientèle de cette maison n'est pas moins au grand à l'étranger qu'elle ne l'est à Paris dans le monde le plus élégant.

Dentelles.

La maison VIOLAND, rue de Choiseul, 2 bis, à Paris, brevetée pour l'invention et le perfectionnement de diverses dentelles, a reçu une médaille de premier ordre à l'exposition générale de l'industrie nationale de 1844, une médaille d'or à l'Académie des Beaux-Arts, et le jury des expositions nationales et des dames que les plus élégantes mettent au premier rang dans cette belle industrie, vient de donner à ses magasins des proportions qui se trouvent en harmonie avec l'importance de sa clientèle et de sa renommée.

A cette occasion, nous rappelons à nos lecteurs

que ce bel établissement est une de ces spécialités hors ligne où se trouve l'assortiment le plus complet et le plus varié. On y aimera les plus riches dessins de dentelles noires et blanches, telles que Chantilly, Bayeux, Valenciennes, Malines, points d'Angleterre, applications de Bruxelles, écharpes, voiles, robes, etc., etc.

Le Rocher de Cancale.

ce célèbre établissement, qui a joui si longtemps d'une célébrité européenne, va à ce point rendu prochainement au public parisien sous la direction du chef habile qui a tant contribué à sa bonne renommée; c'est dire que le service, la délicatesse des mets et la qualité des vins ne laisseront rien à désirer.

A toutes ces garanties de succès, nous en ajoutons une qui sera du goût de tout le monde: c'est le nouvel emplacement qu'a choisi M. Bori, rue de Richelieu, 112 (ancien hôtel Frascati). Couverture de cet établissement aura lieu le 50 septembre prochain.

Modes.

Mesdemoiselles ROMAIN, rue de la Chapelle-d'Antin, 18, au premier. L'ouverture récente de l'Opéra a été pour les élégantes la première solution que nous ayons vue de plus qu'au mois. Les colliers, quoique très-vrais, étaient généralement de très-bon goût; mais tenueselles Romain s'y trouvaient représentées par quelques-unes de leurs articles de mode les plus nouveaux. Nous n'affirmerons pas qu'elles inventent les dernières nouveautés qui sortent de leurs mains; mais nous sommes assez bien renseignés pour affirmer qu'elles excellent à disposer les détails accessoires de la façon la plus favorable à faire valoir la figure de leurs clientes.

Solfèges d'ensemble.

de M. PANSELOIN, professeur de chant au Conservatoire et membre de la Légion d'honneur. Choix d'œuvres, à Paris, rue Boulevard, 21.

Les familles qui prennent confiance à notre revue des notabilités nous sauront gré de rappeler à leur attention les OEUVRES de M. Panselein, toutes honorées de témoignages unanimes des compositeurs les plus célèbres et docteurs dans tous les conservatoires de France et d'Italie. Elles se composent de :

- 1° Méthodes et cours de chant pour toutes les voix; 5 volumes;
2° Solfèges pour toutes les voix, grande et petite édition; 5 volumes;
3° Solfèges d'ensemble à deux, trois et quatre voix, grande et petite édition.

Vinaigre AROMATIQUE DE Bally.

La préférence accordée généralement au VINAIGRE BULLY, comme sur la meilleure eau de Cologne, les tentatives de contrefaçon auxquelles cette préférence a donné lieu, établissent suffisamment sa renommée pour que nous lui donnions une place dans notre revue. C'est aujourd'hui le cosmétique le plus distingué et le plus recherché pour les soins délicats de la toilette des dames. Ses propriétés sont de rafraîchir la peau, de l'adoucir et de lui rendre son élasticité; il enlève les boutons et les rougeurs. Il est bon de le rassembler dans les maux de tête, Prix du Baccin, 4 fr. 50 c., à Paris, rue Saint-Honoré, 259.

La suite au prochain numéro.

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION

AVIS IMPORTANT POUR CEUX QUI DESIRENT ACQUERIR OU COMPLÉTER LA COLLECTION DE CE RECUEIL.

Un grand nombre d'abonnés exprimant chaque jour l'intention d'acquiescer ou de compléter leur collection, et plusieurs étant retenus par la considération du prix, les éditeurs se sont un dessein de les avertir que cette collection ne tardera pas à être épuisée, et qu'à partir du 1er septembre prochain, les numéros, ainsi que les volumes des cinq premières années, finissant au 1er mars 1848, seront portés à un prix plus élevé que le prix de l'année courante.

Jusqu'au 1er avril, les prix actuels seront maintenus ainsi qu'il suit:

- Chaque numéro..... 75 cent.
Chaque volume broché avec titre, table des matières et couvert, gravee 46 fr.
Chaque volume relié, reliure spéciale..... 21 fr.
Les neuf volumes composant la collection jusqu'au 1er mars 1847, broc. 144 fr.
Les neuf volumes reliés..... 489 fr.

Afin de donner la préférence aux abonnés

actuels ou aux personnes qui le deviendront pour l'année courante, les éditeurs consentiront à accorder des facilités de paiement à ceux

Table with 2 columns: Description of volumes and their prices. Includes rows for 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 volumes brochés and reliés at various prices.

L'Administration de l'Illustration offre à ses abonnés de faire brocher ou relier leurs volumes, de les compléter, de leur fournir les titres, tables et couvertures, moyennant 1 fr. par volume pour la broche, 5 fr. par volume pour la reliure, et 75 c. par numéro ajouté.

dont les demandes comprendront au moins la valeur de deux volumes, et dont le montant pourra être réglé ainsi qu'il suit:

L'abonnement à l'année courante se paye comptant et d'avance. Il est inutile de faire remarquer qu'une collection perdue ne peut pas être réimprimée, à cause des frais énormes de composition, de papier et de tirage, qui ne peuvent être couverts que par une vente à très-grand nombre, comme est celle de la vente courante. Beaucoup de personnes pensent que cette collection deviendra précieuse pour l'histoire contemporaine. Qu'on juge, en effet, de quelle valeur serait une publication de ce genre qui aurait commencé à l'origine de la Révolution française, et qui aurait enregistré chaque semaine, en l'accompagnant d'une représentation pittoresque, tous les événements du temps, qui reproduirait l'histoire et l'image des personnages célèbres ou fameux, et qui nous montrerait, sous ce double aspect de la parole et du dessin, le mouvement de la politique, des arts, des sciences, des lettres, du théâtre, des mœurs et usages, et jusqu'aux fantaisies de la mode. L'Illustration sera pour nos fils cette représentation du temps actuel, et sa collection gagnera en importance historique et en intérêt curieux à mesure que les tableaux qu'elle présente s'élèveront des regards et de la mémoire du lecteur.

Modes.

Un chapeau de crêpe lisse rose, brodé de soie rose et orné d'une plume aigle rose nouée de marabouts; une robe en taffetas blanc recouverte d'un châle-mantelet en dentelle noire; une coiffure en tire-bouchons roulés et relevés sur l'oreille; une robe à ceinture longue en taffetas-foULARD écossais rose sur fond blanc, dont le corsage est revêtu d'un canezou à manches en mousseline brodée, garni d'un col et d'un jabot en valenciennes;

Enfin, un chapeau en paille de fortes tresses, garni et doublé de rubans de taffetas blanc; une robe en tarlatane garnie de petite dentelle, avec un surtout en taffetas bleu;

Voilà les seules nouveautés pour femmes et petite fille que nous ayons pu rassembler cette semaine sur les bords du lac d'Englilien, puisque c'est dans la banlieue qu'il faut aller chercher aujourd'hui la portion de Paris élégant à laquelle les occupations et les affaires ne permettent pas les pérégrinations lointaines; et puis, il faut bien le reconnaître, le mois de septembre avancé ne permet les étoffes légères que de rares intervalles; et quelques matines humides, quelques soires froides font sentir la nécessité des étoffes plus molles et plus chaudes. C'est le moment du triomphe des redingotes, devenues l'in-



dispensable vêtement du matin comme du soir. En taffetas uni, de toutes couleurs, très-montaut, avec un petit collet droit destiné à soutenir le col de dentelle ou de mousseline brodée, la redingote doit être ornée simplement soit de ruches en étoffe pareille, soit de choux ronds composés de bandes de ruches découpées en chicorees, posées le long du corsage et de la jupe.

Moins sévère le soir, les femmes la portent pour le dîner et pour de petites soirées; mais décolletée et plus coquette d'ornements, par exemple, avec garniture posée soit en tablier, soit de côté, ce qui est encore plus élégant; enfin, la redingote conservera d'autant plus longtemps sa vogue, qu'elle se prête avec une merveilleuse facilité à tous les ornements dont on veut l'enrichir.

Pour le voyage et les promenades du matin et du soir, le taffetas est à l'ordre du jour; quelques femmes le recouvrent encore par un châle de tricot de Berlin ou de guipure de laine; nous leur en conseillons l'abandon pour revenir aux paletots larges, non ajustés, à manches, bordés de dentelle noire, et aux surtout de taffetas garnis d'un ou de deux volants découverts.

La lingerie est un des grands luxes de la campagne, et parmi toutes ses nouvelles créations, nous avons remarqué chez mademoiselle Popelin-Ducarré un fichu en tulle blanc faisant pélerine par derrière et formant une pointe qui se croise à la ceinture pour redescendre ensuite sur le devant de la jupe; ce fichu se compose de trois dentelles posées à plat dans tout son contour et se réunissant à la pointe; une dentelle plus haute forme volant sur le bord extérieur; sous ce volant sont fixées deux manches courtes composées aussi de deux petits volants

de dentelle; ce fichu à manches se marie très-bien avec les robes décolletées en foulard et en gaze de soie.

Le chapeau affecte chaque jour une tendance plus puritaine; ce n'est qu'avec timidité que se montrent quelques capotes ornées de plumes ou de fleurs au milieu des chapeaux de paille de riz à larges tresses, des pailles suisses cousues et des pailles d'Italie qui ne portent pour tout ornement qu'un nœud de ruban des plus simples.

Les modes d'hommes ont peu varié: les costumes complets en coutil de fil blanc ou en nankin, recherchés à la campagne pendant le jour, sont remplacés, pour les visites, par des redingotes de drap mélangé, à jupe courte et à revers croisés, et pour le dîner, par des habits à basques courtes et arrondies à la française; les gilets sont toujours très-longs et à pointes; les pantalons larges, sans dessous de pieds, flottent librement sur des bas de soie chinée ou rayée et recouvrent des souliers en cuir verni à petits talons; les chapeaux se portent indistinctement gris ou noirs; enfin, les cravates à large nœud sont remplacées par des cravates de demi-toilette en soie croisée à carreaux écossais ou à petites fleurs sur fonds unis, s'ajustant au cou au moyen d'une simple rosette.

Un chapeau de feutre gris, une veste de cachemire brodée en soutache et bordée d'un galon de soie, un pantalon de coutil blanc, des brodequins-guêtres en peau de chamois à bouts de cuir verni, forment le plus élégant costume de campagne pour un jeune garçon.

Une petite fille sera charmante avec une robe blanche à tablier, revers et pélerine brodés de broderies anglaises, et chaussée de souliers à l'anglaise.

Principales publications de la semaine.

HISTOIRE.

Géographie départementale, classique et administrative de la France, comprenant, etc., etc., publiée sous la direction de M. BADEL et de M. QUANTIN. Département de l'Aube. Un vol. in-12 de 276 pages, avec une carte. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Géographie physique, historique et politique de la France, par EMILE DE BONNECHOSE, avec 18 cartes coloriées représentant la formation successive du royaume. In-8 de 116 pages. — Paris, Firmin Didot.

Bibliothèque de poche, par une société de gens de lettres et d'érudits. — Cartes des traditions, des moeurs et des légendes; par LUDOVIC LALANNE. Un vol. in-18 de 480 pages. — Paris, Paulin.

Histoire de l'Église vaudoise depuis son origine, et des Vau-

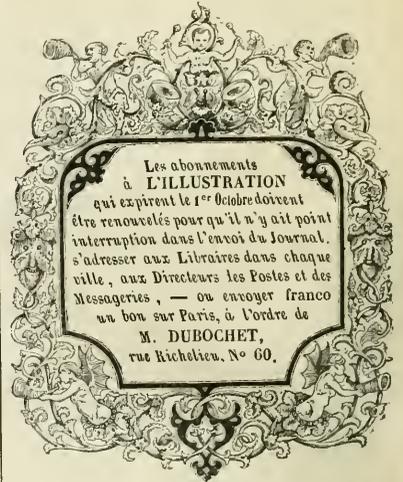
dois du Piémont jusqu'à nos jours. Avec un appendice contenant les principaux écrits originaux de cette église, une description et une carte des vallées vaudoises actuelles, et le portrait d'Henri Arnaud; par ANTOINE MONASTIER. 2 vol. in-8 de 752 pages, avec un portrait et une carte. — Paris, Delaty.

SCIENCES ET ARTS.

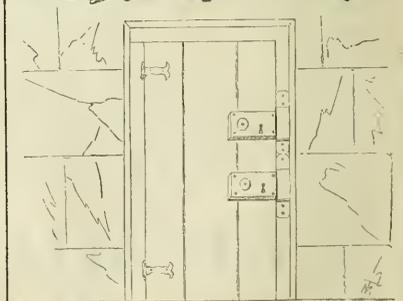
Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 49^e et 50^e livraisons. *Mécanique*. — Machines. (Première partie). Traité 4. Signé: LEON LALANNE, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées. — *Statistique de la France*. — *Territoire, population, finances*. Traité 40. Signé: L. WOLOWSKI. In-8 de 52 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Traité des reconnaissances militaires, comprenant la théo-

rie du terrain et la manière de reconnaître un pays dans son organisation et ses produits; par M. A. CHATELAIN. Tome 1^{er}, partie théorique. Un vol. in-8 de 700 pages, avec 4 planches. — Paris, Dumaine.



Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
L'Amour est un enfant trompeur.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Etranger.

JAFLECHE, LUXEMBOURG; — LAGUAIRA (Amérique du Sud), DAUTE, agent du *Correo de Ultramar*; — LA HAVANE (Amérique du Sud), EMOUDO MELAN, agent général pour l'île de Cuba; LA HAYE (Hollande), DOORMAN, VAN DEN BERG, VAN STOCKUM; — LAON, HERIZ, MARCHAL; — LA ROCHELLE, BOUTET, CAILLAUD; — LAUSANNE (Suisse), FELGER; — LAVAL, FEILLE GRANIERE, GODBERT; — LEITZIG (Saxe), BROCKHAUS et AVERA; — LISBONNE, CASTEL, DUBUX, PUISAYE, VANACKERE; — LIMOGES, MARMIGNON; — LISBONNE (Portugal), SILVA; — LISIEUX, RENAUD; — LONDRES (Angleterre), DELAUNAY, HALL, SMITH, THOMAS JOSEPH, THOMAS WILLIAM; — LONS-LE-SAULNIER, MARCHAND; — LORENT, GONNET, LEBLANC, LASSART, FELTER; — LUNEVILLE, GONNET; — LUXEMBOURG, BECH, HOFFMANN; — LYON, AVOINE, BOIREAU, GIRARDIER, GUILBERT et DORIEZ, GUYON, MIDAN, NOURRIER.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE fils et Compagnie, rue Demitelle, 2.